



# Je me suis réveillé cette nuit-là...

---

Claude Philippe Nolin

C. P. Nolin,  
productions graphiques  
et culturelles©, éditeur

Maquette et illustration de la couverture,  
Montage et édition numérique :

Claude Philippe Nolin

Date de publication : 13-12-2022  
Lac-des-Plages (Québec)

Dépôt légal - 3<sup>e</sup> trimestre 2022  
Bibliothèque nationale du Québec  
ISBN 978-2-9815550-4-5

Je me suis réveillé  
cette nuit-là...

Claude Philippe Nolin



# 1

Je me suis réveillé cette nuit-là à 4 h 32 précis du matin, simplement comme cela, avec la certitude qu'il était maintenant trop tard.

Bon! C'est vrai que je passe rarement une nuit sans que je me réveille à deux ou trois reprises.

Quand ce n'est pas une crampe à un pied, c'est ma digestion qui rouspète, la vessie qui demande la vidange ou la caféine qui fait son effet. Sinon, c'est la chaleur humide ou l'air trop sec. Même parfois, c'est le rêve que je fais qui est tellement absurde que je m'oblige à en sortir...

Mais cette nuit-là, aucune de ces raisons habituelles ne m'avait tiré du sommeil. Non, cette fois-là, j'avais eu une révélation!

Oh! Je vous rassure, à ce moment-là, je n'étais pas encore déprimé et tout allait relativement bien dans ma vie. On était en 2016 et j'avais 51 ans.

Et je ne suis pas du genre à entendre des voix. Il n'est pas question non plus d'une révélation mystique. Non! Non! C'était autre chose.

Cette illumination-là, car c'est bien de cela qu'il est question, c'était comme la révélation d'un fait d'une évidence indubitablement cartésienne et elle s'imposait avec insistance à mon esprit d'une façon plus que limpide. Elle s'énonçait simplement ainsi :

« *Il est maintenant trop tard, la planète est foutue!* ».

J'ai eu beau chercher des arguments pour rejeter cette idée au plus vite, je n'ai rien trouvé. J'ai essayé de l'ignorer, histoire de pouvoir me rendormir, mais elle s'incrétait dans ma tête. Aucun moyen pour moi de la repousser ou de remettre à plus tard la réflexion qu'elle m'imposait. Je ne pouvais plus me calmer, mon esprit s'emballait, j'étais paniqué, comme sur le bord de manquer d'air. Il m'aurait fallu un sacré bon argument pour ne plus m'en faire, une raison qui tienne la route un moment, à tout le moins, jusqu'au petit matin.

J'ai relevé mon oreiller contre la tête de lit et je me suis assis en faisant attention de ne pas réveiller Jocelyne.

« *Ce n'est pas le moment...* » que je me suis dit.

J'ai creusé cette idée saugrenue avec rigueur et sous tous les angles possibles, lui cherchant anxieusement une faille, espérant trouver une raison d'espérer. J'ai ressassé à maintes reprises les dernières informations sur le réchauffement de la planète que je glane quotidiennement ici et là sur Internet, histoire de faire l'inventaire des actions encourageantes. Je me suis même remémoré la liste fallacieuse des arguments des climatosceptiques. Il fallait vraiment que je sois aux abois...

Mais c'était peine perdue. Tout ce qui me venait à l'esprit, c'était les accrocs au protocole de Kyoto de 1995 et à l'accord de Paris de 2015; une liste des constats parmi les plus navrants. Et il y en a tellement de décisions aberrantes de la part de nos gouvernements, à commencer par l'abdication de leurs responsabilités lorsque vient le moment de négocier un accord avec une grande entreprise, surtout si elle promet de créer des emplois; exploitation sauvage en Chine comme en Inde et dans les pays du Sud-est asiatique, d'Afrique et des Amériques. Autant pas leurs entreprises que par les nôtres. Et les conséquences : fonte des glaces dans l'Arctique, en Antarctique et au Groenland; fonte du pergélisol; hausses de la température planétaire; hausses des taux de gaz à effet de serre dans l'atmosphère; acidification et hausse du niveau des océans; et cetera et ad nauseam.

Un lot de nouvelles locales et internationales, certaines anodines et d'autres moins, qui avaient parfois fait la une des journaux, parfois non, et qui toutes confirmaient mes pires craintes.

La même sentence revenait toujours et encore. « *Dorénavant, il est inutile de continuer de lutter. Tout est foutu!* »

Vous n'auriez pu imaginer mon désespoir...

Voilà plus de trente ans que je m'acharne à convaincre mes contemporains, à les forcer à se rendre compte d'une évidence incontournable: « nous courons tous vers la catastrophe. Il faut réagir et vite, changer nos modèles sociaux et économiques

parce que sinon, c'en sera bientôt fini de notre monde ».

Et bien voilà, on y était ! Le pas de trop avait été franchi, tant pis pour nous ! Depuis ce soir-là, il était trop tard !

Et nous n'y pouvions plus rien. Le point de non-retour venait d'être passé. Même si dans l'heure qui venait, nous avions cessé d'émettre la moindre molécule polluante, cela n'aurait pu empêcher en rien la catastrophe de survenir.

Les grands systèmes de régulation climatique de la planète étaient maintenant irrémédiablement détraqués. L'équilibre était rompu. Cela prendrait plusieurs millénaires pour qu'il se rétablisse dans une configuration qui nous soit favorable, s'il pouvait être possible qu'il se rétablisse un jour...

Je ne sais pas si le climat évoluera rapidement ou si cela prendra plus d'un siècle comme plusieurs experts le disent. Tout comme il m'est impossible de deviner si la Terre se transformera en une boule de glace comme Europe, une des lunes de Jupiter qui ressemble beaucoup à la Terre par sa taille, ou en une boule de gaz délétère comme Vénus. Au mieux, pouvais-je espérer que la planète puisse se retrouver éventuellement dans un état intermédiaire entre l'état actuel du monde et un de ces extrêmes, toutes les hypothèses restant ouvertes.

C'est comme si on allait « *bleacher* » la planète. On désinfecte, on éradique et on recommence.

Ce dont j'étais certain, c'est que venait de sonner le glas

Je me suis réveillé cette nuit-là...

du règne de l'humanité. « Exit » l'humanité, comme les  
dinosaurés avant nous...

« *Walking in your foot step...* »<sup>1</sup> Allez hop! Au suivant

Je me suis réveillé cette nuit-là...

## 2

Je sais, je dois encore avoir l'air d'un de ces illuminés alarmistes qui prédisent la fin du monde, comme ce type déguisé en Superman, qui errait au centre-ville de Montréal dans ma jeunesse. Oh, mais bien sûr, c'était à une autre époque... Peut-être que certains parmi les montréalais de plus de cinquante ans se souviendront de lui.

Au début, le type était superbe dans son bel habit bleu. S'il n'avait peut-être pas le physique voulu, l'effet était super! C'est vrai que des cheveux châains frisés, ça ne fait pas très convaincant pour un super héros. Le type prédisait à qui voulait l'entendre la fin imminente de l'humanité.

Avec le temps, son costume s'est élimé au point de devenir une vieille ruine sale et fade. Je ne lui ai jamais parlé, sa folie me dérangeait. J'ai toujours eu beaucoup de difficultés avec la maladie mentale. Il a fini par disparaître. Peut-être hante-t-il encore aujourd'hui le centre-ville, incognito sous son déguisement de Clark Kent<sup>2</sup>...

À bien y réfléchir maintenant, il semble qu'il n'ait pas vraiment eu tort concernant sa prophétie. Mais pour ce que cela lui aura servi...

Si je me fie aux regards des gens que je croise, cela est tout de même encore rassurant pour moi. Je suis type un peu toqué, d'un genre mineur, simple et un peu bizarre à temps partiel, légèrement obsessif ou parano avec lequel il vaut mieux éviter de discuter de certains sujets. Ce qui me sauve, c'est mon manque de crédibilité. Certains individus ont la chance d'avoir du charisme, de la prestance. Moi ? Pas une miette. J'aurais pu m'en offusquer, mais après quarante ans, j'ai appris à assumer cela aussi. Cela me faisait sourire avant cette maudite nuit, mais maintenant, je ne suis plus capable d'être aussi compréhensif. La nonchalance des uns et la superficialité des autres m'enragent...

L'urgence d'agir face à cette menace l'a toujours emporté sur l'importance de préserver mon image ou ma carrière. Que ce soit au travail, avec des amis, avec de purs étrangers, dès que l'occasion se présentait, je leur servais un chapitre de mon laïus, ce même sempiternel sujet qui m'obsède depuis tant d'années.

J'ai écrit et j'ai publié tellement de textes d'opinion pour des revues et des journaux alternatifs, pour Internet, pour Face de bouc ou pour d'innombrables commissions gouvernementales. Je ne les compte plus depuis longtemps. Je suis intervenu si souvent aux émissions de lignes ouvertes que certains animateurs reconnaissaient ma voix. Je suis attendu dans tous les colloques et les sommets qui effleurent les questions environnementales ou celles reliées à la mondialisation économique. Je suis reçu parfois avec une

pointe de sarcasme, mais, le plus souvent, avec une antipathie bien sentie.

Je n'ai jamais milité pour une cause ni adhéré à un organisme de façon aveugle ou exclusive ; je militais globalement pour la survie de la planète. J'étais différent des autres militants, car moi, je me permettais de les critiquer sans me soucier des conséquences lorsque cela devait être fait. Je choisisais mes tribunes et mes organismes selon qu'ils avaient le potentiel d'influencer positivement l'état des choses. Différent aussi parce que je me permettais de descendre en flammes certains verts lorsqu'ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez ou qu'ils manquaient de discernement, proposant par exemple la fermeture pure et simple de la centrale nucléaire Gentilly-II<sup>3</sup>.

Pour ce dossier, ce qu'ils prênaient frôlait la pensée magique. Le fait de garder ouverte cette maudite centrale nous aurait assuré qu'on forme encore dans les universités des spécialistes du nucléaire capable d'entretenir le site et d'entreprendre des recherches pour trouver des solutions à très long terme. Pense-t-ils ces naïfs que nos gouvernements continueront longtemps à financer la formation des spécialistes et la recherche de pointe si cela ne génère pas des revenus ? Tôt ou tard, un gouvernement les abolira par mesure économique et fera couler une grosse quantité de béton sur la centrale pour régler la question. Il léguera ainsi le problème aux générations futures.

Les réacteurs de type Candu comme celui de Gentilly

utilisent de l'uranium 235 et produisent des isotopes d'uranium 239 qui ont une durée de vie de 24,110 ans. Alors, dites-vous bien que cette centrale, nous l'aurons encore dans le cul pour un bon bout de temps ; quelques milliers d'années dans les faits.

Et maintenant, imaginez que nous perdions cette expertise ! C'est pourtant ce qui s'est passé pour les pyramides d'Égypte et d'Amérique du Sud. Juste de penser que ces mystérieuses constructions n'ont même pas quatre mille ans et qu'on ne sait pas comment ils s'y sont pris ! Seul l'avancement de nos connaissances nous aurait permis de faire face à la lente, mais inexorable dégradation des centrales nucléaires. Mais de toute façon, est-ce encore important ? Peut-être que la prochaine forme d'intelligence, celle qui prendra notre relève dans quelques millions d'années trouvera encore quelques traces de nos bêtises.

Vous comprendrez aussi pourquoi je ne me suis pas fait que des amis.

Évidemment, j'ai tenté tant bien que mal de confronter les politiciens et les orientations économiques de leur parti politique respectif, mais j'ai toujours été d'une nullité accablante pour débattre de mes idées. Je suis accablé de ce qu'on appelle un « *Esprit d'escalier* »<sup>4</sup>. Ajoutez à cela à mon absence de charisme et le fait que je ne suis pas doué pour le « *leadership* ». J'ai plutôt le profil de l'exalté...

Je me souviens d'avoir été ridiculisé par Bernard Landry

au cours d'une de ses conférences à l'Université de Montréal. En ces temps-là, le futur Premier ministre militait pour l'adoption du premier traité de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. Il m'avait accusé d'être un « *peureux* » parce que je lui demandais s'il était prêt à mettre son portefeuille sur la table pour garantir qu'aucun travailleur des « *secteurs mous* » ne serait laissé pour compte. Je me souviens également de m'être ridiculisé moi-même en 95 devant les membres de la Commission du Bas-Saint-Laurent sur l'avenir du Québec. J'étais tellement nerveux que j'ai bafouillé tout au long de ma présentation. J'ai eu droit à une question de la part des commissaires sur un détail insignifiant, une question tellement insipide qu'elle m'a porté à croire que l'idée principale de mon mémoire avait échappé à leur intelligence. J'ai fait un fou de moi, ça oui! Pire, pas une seule de mes propositions n'a même été évoquée dans leur maudit rapport...

Faut-il croire que j'ai gaspillé tout ce temps?

Et toutes ces années où j'ai milité dans des groupes voués à la dénonciation du néolibéralisme, de la pollution et de tous les autres maux qui affectent notre civilisation. Je m'occupais généralement des communications : production de brochure, de feuille volante, d'affiches et de décors; de la logistique des conférences et des colloques. Parfois, je travaillais avec Guy et Denis pour réaliser des déguisements ou des marionnettes géantes que nous utilisons dans les manifs. Formation artistique oblige... Nous étions les artistes de service.

Je n'étais pas un dirigeant, je n'aurais pas été capable

d'assumer un quelconque « *leadership* ». Oh ! bien des fois, je n'étais pas en total accord avec les stratégies et les priorités du groupe et de ses dirigeants, mais au moins, j'avais l'impression de faire quelque chose. Je ne baissais pas les bras devant l'inéluctable.

Non, je n'ai pas gaspillé mon temps. Si j'avais dû renoncer ou si je m'étais senti acculé, je ne sais pas comment j'aurais survécu. Peut-être aurais-je été amenés à commettre des gestes de destruction ou d'autodestruction... Bref, j'ai foncé tête baissée par instinct de survie.

Même si je n'ai jamais voulu faire carrière dans ces organisations, je leur ai donné beaucoup de mon temps et de mon énergie, sacrifiant mon confort et celui de ma famille. Je crois bien avoir perdu plusieurs emplois et ruiné quelques amitiés en raison de mes activités. Les amitiés perdues, cela peut encore passer, mais l'échec de mon premier mariage moins bien. À force de me préoccuper davantage de la survie de l'humanité que de celle de mon couple, j'ai tout foutu en l'air.

Hé oui ! Si Danielle, ma première femme, m'a quitté, c'est d'abord parce qu'elle n'en pouvait plus de supporter les conséquences économiques de ma quête. J'avais beau compenser par une plus grande présence à la maison auprès des enfants, l'état d'endettement dans lequel nous nous retrouvions à chacun de mes revers la plongeait dans un état d'angoisse indescriptible.

Lorsque j'ai terminé mes études au milieu des années 80, les emplois permanents étaient déjà devenus une denrée rare. Ma condition de pigiste en infographie dans les milieux de la recherche et de l'enseignement supérieur nous a imposé une grande précarité financière. La publicité commerciale me puait au nez. Avec mes problèmes de digestion, j'aurais été incapable de survivre dans ce milieu.

Un jour, mon médecin m'a mis devant un choix, je devais lâcher mon emploi en publicité ou j'allais me payer une série d'ulcères à répétition.

Il ne restait donc plus pour moi que des secteurs comme l'enseignement, la recherche, la vulgarisation scientifique et la culture. Tous des secteurs subventionnés. Des secteurs pauvres quoi ! De ces secteurs où on doit accepter un salaire moindre que celui que votre diplôme devrait vous accorder ; où, en raison de la courte durée des contrats, on n'a que rarement accès à la formation pour le personnel, aux fonds de pension, aux assurances et à un ensemble d'avantages sociaux. Au cours de ma carrière, j'ai consacré presque autant de temps à rechercher de nouveaux contrats qu'à travailler pour réaliser ceux que je réussissais à décrocher

Je me souviens de fins de mois, des débuts d'année scolaire, des périodes des Fêtes et des vacances annuelles que nous avons passées à gratter les fonds de tiroir. C'était pour nous des périodes de performances d'acrobatie extrêmes en matière de finances domestiques.

C'est difficile de vivre ainsi en tirant le diable par la queue durant autant d'années. Et ce n'est pas sans conséquence sur notre équilibre mental.

Alors un jour, Danielle a sauté une coche et m'a mis à la porte.

Nous vivions alors à Rimouski. À notre grand bonheur, elle y avait été transférée par son employeur en 1995. Une ville centre, avec toutes les commodités voulues. Assez loin des grands centres urbains pour avoir sa propre dynamique socioculturelle. Ajoutez à cela la proximité de la nature et de plusieurs sites récréotouristiques fantastiques. En fin du compte, l'endroit idéal pour voir naître bientôt et grandir nos deux garçons, Xavier et Hugo.

Après quelques mois de recherche, j'ai obtenu enfin un poste en infographie pour un groupe de recherche en développement régional. Notre situation financière familiale semblait enfin vouloir se rétablir définitivement. Les dettes se remboursaient et les comptes étaient payés rubis sur l'ongle. Mieux, les enfants se plaisaient dans cette ville aux dimensions humaines. Xavier allait débiter bientôt l'école et Hugo fréquentait la garderie de l'université.

Cet état de grâce durait depuis bientôt quatre années et nous venions d'acheter une belle petite maison près de l'université. Nous avons même entrepris de la rénover lorsque par ma faute, la situation s'est dégradée subitement.

Parce que je refusais catégoriquement que mes travaux

et les résultats de nos recherches servent à un organisme reconnu pour faire la propagande du néolibéralisme, j'ai eu une discussion un peu vive avec mon patron qui ne voulait rien entendre de mes réticences. Le lendemain de la signature du premier contrat avec cette firme, je l'ai engueulé comme un poisson pourri et, histoire de bien brûler les ponts, j'ai claqué la porte en le traitant de « *proxénète intellectuel* ». Un contrat très lucratif pour le groupe de recherche; une démission très déstabilisante pour Danielle... Pour une fois qu'on me payait à un niveau salarial équitable. Danielle n'a pas supporté...

*« Et nous? Tu as pensé à nous là-dedans? Tu ne pouvais pas penser à nous rien qu'un petit instant? Toi pis ta crise de cause! J'en ai plus qu'assez, c'est fini, je sacre mon camp d'ici avec les enfants. T'es rien qu'un maudit égoïste irresponsable! »*

Lorsqu'elle sacrait ainsi c'est que l'heure était très grave... Il y a des moments comme cela dans la vie où tu te rends compte que tu viens de faire une grosse bêtise et que la chute sera inévitable. Tu as beau essayer de te rattraper tout ce que tu arriveras à faire c'est de te caler davantage. S'autopeluredebananiser comme aurait dit Parizeau<sup>5</sup>...

Donc, j'ai eu beau essayer de discuter, mais rien à faire, elle était hors d'elle. Je ne pouvais pas plaider ma cause et elle ne voulait surtout pas entendre de plaider sur la « planète en danger ».

Je comprenais trop bien son exaspération; je ne lui en ai pas voulu, enfin pas trop...

Contrairement à moi, elle avait toujours eu un bon salaire. Mais à lui seul, c'était insuffisant pour arriver à boucler les comptes et rembourser nos dettes. Nous traînions de fameuses dettes d'études, les emprunts pour la maison, la voiture. Ajoutez à cela l'école des enfants, les soins de santé, les loisirs et les activités sportives et nos fréquents voyages entre Rimouski et Montréal, car nos deux familles habitaient l'une à Montréal et l'autre dans les Laurentides. Si vous aviez vu les mensualités que nous payons à cette époque pour les appels interurbains; c'était du temps des monopoles, avant que les fameux bienfaits de la libre concurrence n'apparaissent.

Ce que j'avais exigé de Danielle durant toutes ces années n'avait vraiment pas été facile. À chaque soubresaut, nous retombions dans le chaos financier. Elle en avait beaucoup trop enduré. De mon côté, je ne pouvais renoncer à ma quête, car la menace guettait le monde et ma petite famille...

Quand elle a commencé à faire les valises des enfants, je lui ai dit d'arrêter que c'était à moi de partir. Alors, ce n'est pas vraiment elle qui m'a mis à la porte, c'est plutôt moi qui suis parti. Je ne pouvais pas la laisser quitter la maison... Elle ne m'a pas retenu.

J'ai atterri chez Philippe. Un gars avec qui je militais. C'était un copain qui enseignait au Cégep, vivant lui aussi séparé de sa femme depuis quelques années.

Cette séparation a été pour moi un deuil pénible. Il y a toujours des moments dans la vie de couple où tu ne sais plus très bien s'il reste encore de l'amour entre toi et ta femme. La routine, c'est tout ce que tu partages avec elle. Jusqu'à ce moment, je ne m'étais jamais douté à quel point Danielle comptait pour moi. Me retrouver seul tous les soirs dans mon lit; me réveiller encore seul à chaque matin, déjeuner tout seul, parler tout seul; ne plus vivre tous ces petits moments de bonheur et de complicité du quotidien...

Et les garçons! Leurs rires et leurs cris me manquaient. Je les visitais chaque jour, j'allais les chercher à leur école, les conduire chez leurs amis, je sortais avec eux le plus souvent possible. Mais je ne pouvais les prendre avec moi à l'appartement de Philippe. Malgré cela, même à deux dans son petit appartement, celui-ci me paraissait cruellement vide.

Si Xavier et Hugo étaient admiratifs de leur père dans leur jeune âge, j'imagine que cela était devenu beaucoup plus lourd à porter pour eux avec le temps. Avec la séparation, les droits de visite, la vente de la maison et le déménagement, ils ont vécu beaucoup de bouleversements. Xavier a eu à jouer son rôle d'aînés avec plus de responsabilités qu'il était normal d'exiger de lui à cet âge. Cela se traduisait par de fréquents sauts d'humeur et des problèmes scolaires. Hugo a pleuré durant des jours et des jours. Lui et Xavier sont devenus très secrets vis-à-vis de nous, leurs parents. Même s'il n'avait alors que trois ans, je soupçonne Hugo d'avoir développé ce goût

particulier pour les actions d'éclat afin d'exprimer sa colère. Mais jamais les garçons n'ont voulu m'en parler. Ils portaient cette blessure en silence. J'espère qu'ils auront su au moins se reconforter entre eux...

Et Dieu sait combien de fois, ils ont eu à cacher, à défendre ou à excuser les obsessions politiques de leur père auprès de leurs enseignants, de leurs amis et même de leur mère. Ce doit être très dérangeant pour de jeunes adolescents d'avoir un père qui ne se conforme pas au rôle et au modèle social en vigueur dans la société. Ils ne se sont jamais plaints, les pauvres, mais je lisais parfois le raz le bol ou plutôt une sorte d'exaspération dans leurs yeux...

Par contre, je sais qu'ils ont été très fiers que nous prenions leur parti quand cela s'est avéré nécessaire. Comme la fois où une des enseignantes de Xavier avait frappé violemment un élève en classe sans motif valable. Afin d'obliger la direction de l'école d'écouter leurs protestations, les jeunes avaient décidé de ne pas retourner en classe après la récré. Et la direction de l'école, le syndicat des enseignants et les représentants de parents, de concert avec le journal local ont condamné sévèrement les jeunes contestataires. « *Oh! La pauvre enseignante, à quelques mois de sa retraite, ce sont vraiment des têtes brûlées* ». Même si nous vivions séparés, moi et Danièle avons été parmi les seuls à soutenir l'action des jeunes. Ils avaient agi avec une véritable maturité ; exactement comme on aurait souhaité que des citoyens agissent devant une situation semblable.

Je ne sais pas si c'est l'exemple que je leur ai donné ou si c'est une question de culture familiale, mes deux plus vieux semblent partis pour suivre mes pas. Lorsque je les regarde aller, je plains leurs futures conjointes.

Mais de toute façon, c'est trop tard maintenant et c'est un peu de ma faute. Nous, les générations adultes, nous avons gaspillé leurs chances d'avoir un avenir...

J'ai l'impression de vivre le drame d'Hamlet, version écolo. Une tâche trop grande pour un seul homme...

Allez hop! Une petite pilule pour faire disparaître mes brûlements d'estomac. Ils me suivent fidèlement depuis mes 18 ans. Il ne faut surtout pas que je pense à tout ce qui a dérapé dans ma vie! Je croque ces foutues pastilles deux à trois fois par jour. Je ne sais pas si c'est elles qui me tueront un de ces jours ou bien le mal qu'elles sont censées atténuer. À la longue, leur goût de menthe me lève le cœur, j'ai essayé les autres saveurs, elles me dégoûtent encore plus. Au moins, en attendant qu'elles me bloquent les reins, elles font effet.

Je me suis réveillé cette nuit-là...

# 3

Je n'ai pas réussi à changer ce monde, malgré tout, il me semble bien que j'aie réussi à convaincre au moins quelques individus, dont ma nouvelle blonde Jocelyne. Mais pour être honnête avec moi-même, je crois bien que c'était gagné d'avance...

Je l'ai rencontrée en 2004 au cours d'une des conférences publiques que Philippe et moi organisons au Cégep de Rimouski. Elle était parmi les bénévoles qui nous aidaient régulièrement à l'organisation de ces soirées. Ce soir-là, le conférencier était Michel Chartrand<sup>6</sup>. Déjà qu'avec lui, cela promettait d'être une soirée mémorable...

Dans mon introduction, j'avais raconté comment lors d'une grève, mon ex-beau-père, un ancien typographe de La Presse, avait remplacé le scapulaire qui trônait au-dessus de la porte du portique par une photo de Michel. Cela l'avait bien fait rigoler...

Après la conférence, je suis resté avec plusieurs de nos bénévoles pour jaser avec notre illustre invité au local du syndicat, buvant une bière, pis deux, pis trois. Michel était intarissable en anecdotes.

C'est surtout à ce moment-là que j'ai remarqué cette fille. Son assurance, sa sensibilité, son enthousiasme et ses propos étaient remarquables. Le début de la trentaine, habillée avec style, je ne l'ai pas quitté des yeux du reste de la soirée.

Je n'avais pas l'impression de l'intéresser. Il faut dire qu'à plus de soixante-dix ans, Chartrand était encore un grand séducteur. Je n'arrivais pas à sa cheville.

La discussion s'est terminée au-delà de minuit puis le groupe s'est dispersé. En sortant, elle m'a souri d'une façon troublante. J'en ai été très étonné; je ne me sentais pas vraiment intéressant pour les autres sur le plan personnel et surtout, je ne me croyais vraiment pas prêt à replonger dans une relation amoureuse.

Je suis allé reconduire Michel chez une amie de longue date, une religieuse qui avait été sa complice à plusieurs reprises; une amitié qui remontait, je crois, à l'époque de la grève de l'amiante.

Quand je suis rentré, Philippe ronflait déjà. Je me suis couché et j'ai rêvé pour la première fois depuis ma séparation, j'ai rêvé à quelque chose d'étrange qui pouvait ressembler au bonheur... Cela avait vraiment été une soirée formidable!

Comme Rimouski est petit, j'ai recroisé la fille à plusieurs reprises dans diverses réunions ou lors d'assemblées. J'ai fini par retenir son nom : Jocelyne Leblanc. Nos rencontres étaient de plus en plus cordiales. Trois mois plus tard, je me suis enfin décidé à l'inviter à prendre un café à la petite

brûlerie de la rue Saint-Germain. C'était un vendredi soir et la soirée était agréablement douce en ce début de printemps.

Jocelyne était une fille à l'esprit vif, curieuse, mais aussi très sûre de ce qu'elle voulait. Pas du genre à revendiquer sa place, mais à la prendre simplement, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde. Je songeais qu'elle n'avait que cinq années de moins que Danielle qui avait toujours eu l'impression de devoir se battre à chaque jour pour garder sa place, de devoir s'imposer. Je ne sais plus combien de fois, je l'ai vue revenir du travail, enragé contre les hommes, les machos, le système, les femmes soumises, bref, contre son père et sa mère...

Alors que pour Jocelyne, il semblait que les portes ne soient jamais verrouillées, qu'il suffisait de les ouvrir et d'entrer. Et elle n'attendait pas les invitations. Personne n'osait s'opposer tellement cela lui était naturel.

Elle était musicienne native de Rimouski et s'intéressait plus particulièrement au chant choral. Elle s'impliquait depuis longtemps dans les mouvements sociaux.

J'avais besoin que quelqu'un entre dans ma vie et elle me semblait être la bonne personne. L'ambiance du café était plus propice qu'une réunion pour ce genre de rendez-vous. Notre attirance mutuelle a fait le reste. Huit mois plus tard, nous vivions sous le même toit. C'était deux ans après ma séparation avec Danielle.

Jocelyne était chargée de cours à l'École de musique de

Rimouski et donnait des cours particuliers de chant. Elle travaillait aussi à des petits contrats de traduction et de révision pour des organismes sociaux de la région, histoire de joindre les deux bouts avec Annie et Nicolas, ses jumeaux. « *Ils sont nés dans une autre vie* », comme Jocelyne aime le dire.

Diégo, leur père, était porté disparu depuis de quelques années, il était parti alors qu'ils étaient encore très jeunes. Encore aujourd'hui, elle est sans nouvelle de lui. Elle a fini par croire qu'il était retourné dans son pays, le Mexique, pour se joindre aux forces Zapatistes au Chiapas, au côté du fameux sous-commandant Marcos<sup>7</sup> dont il était admiratif. Après une lettre postée du Mexique en 2002, lettre dans laquelle il ne mentionnait aucun détail sur ses projets, Diégo n'a plus jamais donné de ses nouvelles. Aucun de ses amis, de ses parents, de ses contacts, ni même les autorités mexicaines n'ont pu donner la moindre information sur son sort. Il semblait s'être évaporé.

Les jumeaux de Jocelyne et de Diégo avaient deux ans à cette époque. Je ne sais pas s'ils ont beaucoup souffert de cette disparition mais, ils ont eu beaucoup de difficulté à comprendre que leur père ne reviendrait pas et qu'un autre homme entrait dans la vie de leur mère. Toutefois, ils ont fini par m'adopter, et les miens les ont accueillis sans trop de difficultés, même si cela n'a pas été sans heurt, surtout au début.

À l'époque où j'ai connu Jocelyne, je revenais d'un séjour

de huit mois à Montréal où j'étais allé suivre une formation spécialisée en Multimédia et design d'interface pour les TIC. Toujours fidèle à mes convictions, je me destinais alors à la formation à distance et la vulgarisation scientifique, des secteurs qui semblaient émergents à cette époque comme disaient les spécialistes en ressources humaines. Malgré des débuts prometteurs, j'ai vite déchanté. Au bout de deux ans, ma situation est redevenue aussi précaire qu'auparavant. Rimouski est petite et les firmes en multimédia se comptent sur les doigts d'une seule main. À travers ses filiales, le plus gros employeur de la région avait pour politiques de sous-payer son personnel et de concurrencer de façon déloyale ses compétiteurs par un dumping<sup>8</sup> auprès des clientèles locales, il était difficile pour un travailleur autonome, non natif de Rimouski de surcroît, de survivre là-bas.

Je travaillais donc à temps partiel pour un groupe qui développait des outils en ligne pour l'enseignement de la géographie. Les subventions à la recherche se faisaient de plus en plus rares. Histoire d'améliorer nos finances, je tentais depuis un an d'obtenir soit un poste à temps plein, soit un deuxième temps partiel pour un autre service afin de compléter ma semaine de travail. Comme je lui mettais pas mal de pression, mon patron a fini par me trouver un poste similaire dans une université montréalaise. Nous sommes donc revenus nous installer à Montréal.

C'était un retour dans ma ville d'origine, un deuil pour moi, car j'avais l'impression de subir une petite défaite de

plus ; j'avais vraiment aimé vivre à Rimouski. Mais ce retour à Montréal, c'était une aventure extraordinaire pour les garçons dont l'aîné entreprenait des études au Cégep. Danièle, qui n'arrivait plus à gérer ses grands adolescents, n'aimait pas trop l'idée de les voir grandir dans la grande ville. Mais, de les savoir avec moi la rassurait. J'ai toujours été très papa poule.

Avec Carol, son nouveau conjoint, elle est restée à Rimouski. Lui avait deux jeunes enfants. Même si ces derniers exigeaient beaucoup d'attention au début, elle a trouvé cela un peu difficile d'être coupé de ses propres enfants. Par contre, à chaque fois qu'il y avait un congé de plus de deux jours ici, à Montréal, il y avait un voyage à Rimouski qui s'organisait. Évidemment, plus les gars ont vieilli et plus ils se sont fait des amis à Montréal, plus les voyages se sont espacés.

Pour Annie et Nicolas, cela a été différent. À huit ans, la grande ville, ils ne connaissaient vraiment pas. Deux vrais habitants qui débarquent en ville. La faune et la flore des écoles secondaires étaient plus sauvages et plus multiethniques que même celles de la polyvalente de Rimouski. Les deux grands leur ont refilé quelques conseils et je crois que tout est rapidement rentré dans l'ordre. Mais il semble que Jocelyne et moi avions intérêt à ignorer la teneur exacte de ces conseils... Quant à eux, les deux jumeaux, ils sont maintenant dans une phase plutôt « *destroy* ». Ils entrent au Cégep l'année prochaine.

Montréal a été également tout un tremplin pour Jocelyne. C'était même inespéré pour elle parce qu'à Rimouski, elle

n'avait aucune chance de voir sa situation professionnelle évoluer. Rapidement, grâce aux références qu'avaient données sur elle ses anciens employeurs, elle avait obtenu plusieurs charges de cours à l'université. Puis il y a deux ans, elle s'est vu offrir un poste de professeure en histoire de la musique. Encore aujourd'hui, elle donne toujours ses cours de chant, plus par goût que par nécessité. Par contre, avec sa tâche de recherche qui s'est ajoutée, elle a délaissé ses contrats de traduction et de révision. Elle a même acquis depuis un an une certaine notoriété grâce aux recherches qu'elle a menées avec une équipe de pédagogues ; elle est devenue une sommité dans son domaine. Colloques, conférences ; comme je dis à la blague parfois, « *madame est sollicitée de partout* ». Et elle veille toujours sur moi avec vaillance et tendresse en plus de me supporter dans mes activités...

Elle était là, endormie à mon côté. J'ai toujours bien aimé la regarder dormir la nuit. La lumière du lampadaire sur le trottoir d'en face entre dans notre chambre. Elle crée un jeu d'ombres et de lumières qui esquisse le contour de son visage et de son corps. Juste ce qu'il faut pour que soient gommées les marques de son âge. En effet, j'avais remarqué que sous cet éclairage particulier, son visage offre malgré ses cinquante ans toute la délicatesse des traits de la jeunesse. Et, à ce moment-là, elle semblait si calme, comme après l'amour...

En fait, nous avons fait l'amour ce soir-là. Nous aurions dit « *comme des bêtes* », plus pour s'en faire croire qu'en réalité. C'est sûr, nous avons alors une vie sexuelle très active

et exclusive. Et nous y mettions pas mal de fantaisie, enfin, nous le pensions. À vrai dire, nous ne le savions pas et ça ne nous intéressait pas de le savoir. Peut-être par peur d'être déçus. Nous préférons probablement garder nos illusions.

Ce devait être cela la sérénité. Je ressentais énormément d'amour pour elle, mais, ce soir-là, je me sentais vraiment fautif vis-à-vis d'elle. Je n'avais pas envie de lui annoncer qu'on avait perdu la bataille malgré tout ce qu'elle avait consenti de sacrifices.

*« Oh Jo! Excuse-moi si je t'avoir réveillée comme ça en pleine nuit. Je voulais juste te dire que c'est fini, on a perdu la bataille, ouais! C'est trop tard. Mais ne t'inquiète pas, tu peux te rendormir. Allez! À demain matin. Je t'aime... »*

Essayez donc de vous rendormir alors qu'on vous assène, même avec toute la délicatesse du monde, une telle horreur. Ça n'aurait pas passé même avec tous les petits becs du monde!

Elle ne m'aurait pas lâché du reste de la nuit. Elle m'aurait menacé, engueulé, supplié, fait la morale et je ne sais pas quoi encore. Elle m'aurait rappelé que j'avais ma part du contrat à respecter; que je lui devais bien cela à elle ou à nos enfants! Elle aurait fini par pleurer et ça, je ne le veux pas...

Ce contrat était pourtant simple, mais c'était sacré : de son côté, elle œuvrait à rendre meilleur ce monde, en créant de la beauté par le chant et l'enseignement de la musique. De mon côté, je me chargeais de le défendre, de le préserver.

J'aurais pu tenter de la rassurer, lui dire que nous ne connaîtrions probablement pas le pire de notre vivant. Mais c'était inutile. Parce que cela signifierait que nos cinq enfants et nos éventuels petits-enfants n'avaient plus d'avenir.

C'est surtout à cause d'eux que Jocelyne aurait refusé de lâcher prise. Cela aurait été sûrement trop demander à une mère. Elle qui rêve d'avoir plein de petits-enfants. Je l'imagine déjà harcelant les enfants avec plus ou moins de subtilité dès qu'ils seront en âge de fonder une famille.

Oh! Elle se doute bien que ce n'est pas pour bientôt, car la majorité d'entre eux n'ont pas encore trouvé de partenaire. Quoique, peut-être bien le plus vieux...

Et c'est d'abord pour eux si j'avais entrepris ce combat. Je n'avais pas le droit d'abdiquer, car en les mettant au monde, je m'étais engagé. Je crois que c'est pour cela que Jocelyne est restée avec moi; elle est toujours persuadée que cette lutte est essentielle pour l'avenir de nos enfants. Je suis sa protection, une sorte d'assurance contre le pire. Sinon, pourquoi aurait-elle enduré avec autant de patience mes activités militantes durant toutes ces années?

De toute façon, ces enfants, nous les avons mis au monde, nous avons toujours cru avoir l'obligation de leur laisser un avenir, surtout un monde viable.

Je ne comprends pas ces imbéciles de capitalistes, ces politiciens, ces pollueurs du quotidien qui continuent à intoxiquer cette planète et qui prétendent aimer leurs

enfants. Ceux et celles qui se croient plus futés font cela dans les pays dits émergents, là où il n'y a pas de lois ou de réglementation contre les pollueurs. Cela ne paraît pas trop, tout ce que le libre-échange permet... Si quelqu'un tente de révéler le scandale, ils le bâillonnent à coup d'injonctions interlocutoires et de poursuites de plusieurs millions pour diffamation, tort moral et perte de jouissance. Parfois même, le crieur d'alarme disparaît...

Je ne m'étendrai pas sur les droits et libertés bafoués, les vies sacrifiées et la misère exportée sous toutes ses formes d'un pays à l'autre...

Savent-ils que les jours de la planète sont comptés? N'y a-t-il que moi pour voir la réalité de cette menace? Ils doivent avoir prévu le coup! Je ne sais pas moi, un billet aller simple sur le premier vol interplanétaire vers Mars, une station spatiale secrète ou ailleurs...

Quand ces gens discutent de la fonte de la calotte polaire, c'est pour évaluer les avantages que cela procurera à la circulation maritime. Pour eux, un problème, c'est une occasion d'affaires, de faire de l'argent. L'équation est simple : s'il n'y a pas de problème, il n'y a pas d'argent à faire. La dégradation des écosystèmes; la disparition des animaux terrestres et marins, plus particulièrement du plancton; cela n'a pas d'importance même si cela menace directement la survie de tout ce qui vit dans les océans et par conséquent, ce qui vit sur terre! Peut-être ces spéculateurs rêvent-ils du pétrole que produiront tous ces cadavres dans quelques

millions d'années...

Cela prendra combien de temps avant que les gens comprennent que le capitalisme tel qu'il se pratique depuis deux siècles est un échec, une énorme tricherie sociale.

Pour moi, il a toujours été évident que fondamentalement, une société, c'était un groupe plus ou moins grand d'individus qui travaillaient au bien-être de chacun de ses membres. Du moins, c'est ce que nous apprenions dans nos cours de philo au Cégep! Or, le capitalisme actuel, surtout sous sa forme néolibérale, est basé sur un Darwinisme pur et dur : « *Seuls les plus forts et les mieux adaptés survivront* ». C'est la loi de la jungle où chacun est contre tous les autres. Il n'y a pas de place pour la solidarité, l'équité, l'humanisme ou un véritable bonheur. Seules les valeurs comme l'opportunisme, l'élitisme et le pragmatisme ont droit de séant.

Quand j'entends nos chers « *lucides* » clamer la fin de l'État providence, je me retiens à deux mains pour ne pas vomir sur leur tapis. À les entendre nous le seriner, pour être compétitif dans le nouvel ordre mondial, il faudrait que nous soyons aussi pauvres et aussi démunis en matière de droits, de législation, de services gouvernementaux, de rémunération et de protection que le plus pauvre et le plus démuné des pays du monde.

Évidemment, eux feraient partie de l'élite, toujours plus riche, toujours plus puissante.

Mais, si je ne me trompe, c'est lorsque les états et les

syndicats étaient forts que nous avons connu les périodes de prospérité et de justice sociale les plus grandes dans l'histoire de l'humanité.

Alors, voilà où réside la solution face aux multinationales ! Un organisme ou un accord planétaire, démocratique préférablement, qui pourrait leur imposer uniformément ou tout au moins équitablement des règles, des taxes, des amendes, des obligations, des responsabilités.

Si nous avons au moins réussi à leur faire adopter des mesures qui auraient permis de harnacher le néolibéralisme sauvage... Mais non ! Nous, les fameux activistes, au lieu de nous concentrer sur l'essentiel, nous nous sommes évertués à vendre chacun nos petites idéologies respectives, plus utopiques les unes que les autres. En campant ainsi sur nos principes, nous avons laissé s'amenuiser petit à petit nos droits et libertés, nos services sociaux et nos lois environnementales.

Parlant de grands principes, nous n'avons même pas été foutus de les définir sérieusement. Par exemple, un simple mot comme « *Liberté* ». Pourtant s'il y en a eu un qui a été galvaudé, c'est bien celui-là ! Hé bien ! Je n'ai jamais trouvé un seul groupe qui ait fait l'effort de le définir. Tous tenaient pour acquis que nous partageons le même concept. Quelle erreur c'était, alors que la plupart des gens en sont restés à quelque chose qui ressemble à « *Faire ce que tu veux quand tu veux !* » Comment pouvions-nous baser nos arguments sur une définition aussi puérile et espérer convaincre une majorité de nos concitoyens avec cela ?

Qu'elle est la différence entre un droit et une liberté? Y avez-vous déjà réfléchi? Même nos grands syndicats ont souvent entretenu la confusion entre les deux termes. C'est pourtant simple : un droit, c'est donné par une loi ou un règlement et peut varier selon la capacité et les valeurs de la société tandis qu'une liberté est considérée être innée pour chaque individu. Pour notre société, c'est notre condition d'humain qui nous la confère.

Il y a tout un vocabulaire à définir comme cela : privilège, solidarité, éthique, société, démocratie, dictature, élitisme, équité, représentativité, anarchisme, etc. Durant ce temps, on nous serine des mots vidés de leurs sens, des expressions « *politically corrects* », qui nous font avaler des couleuvres grosses comme ça! Et nous parlions d'éduquer le bon peuple... Quelle prétention!

Pire, par nos divisions et notre inaction face aux méfaits de nos extrémistes écervelés, nous avons maintes fois contribué à la montée de l'oppression et au dénigrement de nos propres idées. Dans toutes les organisations, il y a en aura toujours quelques-uns qui, au lieu de se mettre au service d'une cause, mettront cette cause au service de leur plan de carrière, de leur soif de pouvoir ou plus simplement, de leur petite révolte personnelle et leur besoin de vivre des émotions fortes.

Et que dire des grands syndicats qui hésitent encore à dénoncer clairement ni le néolibéralisme, ni le nationalisme économique. Lorsqu'ils le font, c'est avec des gants blancs. Il ne faut surtout pas froisser les grands patrons, des « jobs » sont

en jeu. Croient-ils que ce sera moins grave si ces politiques provoquent de funestes changements climatiques et prennent en otage l'économie et la démocratie de nombreuses régions, de nombreux pays.

C'est au niveau international qu'il aurait fallu agir, rapidement et avec vigueur ! Moi, je me suis retrouvé souvent isolé, mis en quarantaine par les syndicats qui étaient censés me représenter.

Jusqu'à cette nuit, je travaillais sur les clauses d'indexation des salaires qui se retrouvent dans la plupart de nos conventions collectives. Elles constituent en fait un système qui, en période de faible indexation, crée de la pauvreté à moyens et à long terme chez les travailleurs les moins bien rémunérés. Mon propre syndicat ne semble pas vouloir créer de remous ! Même que certains délégués locaux semblent l'avoir pris comme un reproche personnel. Plus parano que ça, tu meurs !

*« T'es trop flyé ! Le syndicat ne peut pas te suivre sur ça... »*  
qu'ils me disent ces petits carriéristes...

Alors que pour Danièle, Jocelyne, les enfants et moi, il a fallu consentir plein de sacrifices, nous astreindre à un militantisme familial de tous les jours, alors que même les plus jeunes étaient conscrits. Certains diront que tous ces engagements ont soudé nos liens familiaux, mais moi, je ne le vois pas comme cela. J'aurai toujours le sentiment de leur avoir volé leur enfance, leur innocence, leur bonheur.

# 4

Et aujourd'hui, je me rends compte que tout cela, ce n'était pour rien...

Au départ, moi je n'avais pas la tête de l'emploi.

Imaginez! Un petit étudiant en arts en 1976, issus d'une obscure université montréalaise, qui prétend que notre mode de vie et nos orientations économiques mènent la planète tout droit vers une grande catastrophe sociale et écologique...

« *Écolo quoi?* ».

Pas de formation scientifique, un esprit qui peine encore à structurer sa pensée...

Cela n'a pas pris de temps qu'on s'est moqué de moi et de mes théories pessimistes.

« *Ben voyons! Tu sais bien qu'ils vont sûrement trouver une solution avant cela...* » C'est aussi ce que me disait Danièle à la fin.

Ou encore, ils me disaient « *Tu t'en fais pour rien... Arrête de penser à ça pis fais ta job!* »

Autant tenter de persuader un chauffard ivre qui roule en

ville à 200 kilomètres à l'heure qu'il risque de percuter le mur qui est au bout du cul-de-sac où il vient de s'engager.

Pourtant, toutes ces années n'ont pas démontré que je me trompais, au contraire. Plus le temps passe, plus les éléments de ce qui n'est selon eux qu'un mauvais rêve, se mettent en place...

Qu'est-ce qui prouve que je ne me trompe pas? C'est sûr, chacun serait en droit de me poser cette question. Après tout, pour la plupart des gens, je dois ressembler à ce Superman de la rue Sainte-Catherine...

Si on me demandait ce que je prévois comme résultats pour les prochaines élections, à Ottawa comme à Québec, je risquerais fort de me tromper, comme d'habitude. Je ne suis pas très fort à ce jeu.

Non, ma conviction vient d'ailleurs. Ce n'est pas un effort de réflexion ou d'analyse, cela vient tout seul. Dans la vie, chacun est imbibé d'information de toutes sortes : scientifiques, actualités, technologie, faits-divers. Moi je nage dedans et je gobe avec avidité toute cette information. Puis un jour, alors que je suis occupé à faire autre chose, une évidence me saute aux yeux. Des liens se créent dans mon esprit entre ces informations disparates en apparence. Et puis CLIC! cette évidence se révèle à moi soudainement, comme on trouve une agate au milieu des cailloux sur la plage. Elle est là et sa réalité ne fait aucun doute à mon esprit.

Oh! parfois il est nécessaire d'avoir un déclencheur :

une info, un commentaire, un événement ou une suite d'événements. Un imbécile fait une déclaration et hop! Les morceaux du puzzle se mettent en place, mon inconscient trace des liens entre des bribes d'informations stockées dans ma caboche et c'est parti!

Si j'étais le moins mystique, je dirais que c'est une « révélation divine » ou une « illumination augustinienne ». Mais c'est un processus bien connu en création et dans le domaine du développement de l'intelligence. On le sait, au repos, le cerveau continue à fonctionner. Il traite les nouvelles informations stockées et leur applique des processus associatifs afin de mieux les intégrer aux informations déjà assimilées. Mais parfois, il semble que mon cerveau improvise. Il peut ainsi utiliser dans des configurations inédites des procédés normalement réservés à d'autres types de données. Ainsi, si on me décrit une situation ou un processus, une problématique, j'arrive à anticiper à long terme ce que cela donnera. Ma matière grise semble avoir une grande capacité de ce côté-là!

Alors, rassurez-vous, il n'y a rien de paranormal là-dedans.

Cela m'a amené à prévoir certains phénomènes sociaux, économiques et démographiques avant tout le monde ou presque. Mais comme nul n'est prophète en son pays, on ne m'écoute jamais. Pire, on m'isole comme si le problème, c'était moi!

Adolescent à la fin des années 70, je prévoyais déjà la chute du Communisme en URSS et je prévoyais déjà l'événement

d'une forme de capitalisme d'État en Chine. J'affirmais même que les communistes rendraient nos multinationales jalouses du pouvoir total détenu par le Parti communiste chinois. Je prévoyais également à plus long terme que l'entrée des grands peuples comme les populations indiennes, l'URSS (à l'époque, la Russie était encore soviétique) et la Chine dans la civilisation de la consommation provoqueraient l'épuisement des ressources pétrolières de la planète, une augmentation sans pareil de la pollution et celle du prix pour les matières premières. En 1990, je parlais de la pénurie d'enseignants et de chercheurs que connaîtraient éventuellement les universités.

Avec l'accession à la richesse, les habitants de la Chine comme de l'Inde voudront acquérir des voitures. Même avec des voitures à faible consommation, cela accélérera l'épuisement de la ressource et par conséquent, la raréfaction des plastiques qui servent d'isolant économique dans les composantes électroniques. Notre technologie repose en grande partie sur les plastiques. L'accès aux technologies des TIC s'en ressentira grandement. On augmentera la production d'éthanol biologique, sacrifiant davantage l'eau potable et la production alimentaire.

Les différentes chartes des droits et libertés seront abolies une après l'autre. Ne représentent-ils pas après tout, un dangereux potentiel d'irritants face aux besoins en énergie de nos grandes industries? Le prix de la vie humaine risque fort de régresser en deçà de celle qu'elle avait au début du vingtième siècle. *L'Âge des ténèbres* pourra s'instaurer tel

qu'imaginé par Denys Arcan<sup>9</sup>. D'ailleurs, il me semble que plus la science progresse, plus la population retourne aux croyances religieuses et à la pensée magique...

Oh ! Je ne suis pas infallible, je me trompe parfois. Manque de données, mauvaise information ou alors, elle est hors de l'entendement.

Comme la fois où j'ai harcelé quelques scientifiques parce que j'étais persuadé que la fonte des calottes glaciaires de l'Antarctique et du Groenland provoquerait une série de rajustement des plaques tectoniques et que, par conséquent, une recrudescence des tremblements de terre, des tsunamis ainsi qu'une accélération du relèvement du niveau des océans.

Bof ! Il paraîtrait que le poids total de toute l'eau de la planète est dérisoire lorsque comparé à celui de l'écorce terrestre. Que valent mes trois à cinq kilomètres de glace par rapport aux trente kilomètres de rock ?

L'explication m'a paru valable, j'ai donc mis un bémol sur cette affaire. Mon esprit ne peut pas véritablement se représenter concrètement ni les masses ni les forces sismiques en jeu ; c'est tellement colossal que je ne peux pas être sûr de rien.

Mais je reste aux aguets. Je soupçonne toujours que la catastrophe nous guette quand je songe encore au bruissement du papillon qui peut déclencher un ouragan de l'autre côté du monde<sup>10</sup>. Je m'imagine celui des millions sinon des milliards de tonnes de glace fondue depuis les

trente dernières années. Évaluez donc ça! 1 kilogramme par litre d'eau. Car la croûte terrestre n'est pas une masse inerte. Dans cette problématique, il est plutôt question d'équilibre précaire entre d'immenses plaques en mouvement perpétuel qui forment cette croûte terrestre et qui flottent littéralement sur le magma. La friction entre les plaques qui est engendrée par leurs mouvements crée l'énergie sismique. J'imagine donc que toute variation de pression sur une plaque provoque, selon le cas, son relèvement ou son abaissement et appelle par le fait même un ajustement inverse des plaques voisines. Il suffit parfois de peu pour rompre un équilibre.

Par contre, pour ce qui est de cette « révélation » que j'ai eu ce soir-là, je ne crois pas m'être trompé... Il y a trop de données qui vont dans le même sens, et cela s'accélère de façon terrifiante. Chaque semaine, il y a une info qui nous confirme que la détérioration de notre environnement est plus rapide que ce qui avait été prévu.

De toute façon, il faut croire que le monde ne se laisse pas convaincre facilement. Durant toutes ces années, j'ai tenté sans relâche de sensibiliser mes semblables à ces questions. J'ai eu parfois l'impression que c'est volontairement qu'ils se précipitent ainsi vers ce mur, comme mû par une volonté inconsciente de disparaître.

Peut-être savent-ils au fond d'eux-mêmes ce qu'ils font et que c'est moi qui ne comprends pas qu'il est effectivement temps pour l'humanité de disparaître.

Ça doit être cela : un inconscient collectif voué à l'autodestruction, à la mort, comme ces baleines qui viennent s'échouer sur les plages...

J'ai regardé l'heure, je ne savais pas ce que je devais faire. Je me sentais si seul, si démuné. Un peu misanthrope aussi je crois...

C'est dans ces moments-là que je m'ennuie de mon père. Je suis toujours persuadé qu'il aurait su ce qu'il fallait faire. Je me trompe probablement, mais ce sentiment m'habite quand je suis en plein désarroi.

Je me suis réveillé cette nuit-là...

# 5

Je suis né ici, dans le quartier ouvrier en déclin qu'était Hochelaga-Maisonneuve, dans le sud-est de Montréal. Comme beaucoup d'autres, je rêvais de changer la vie, de changer le monde. Cela allait avec l'air du temps, nous étions dans les années quatre-vingt. Tout nous semblait encore possible...

Jusqu'à mes vingt ans, j'ai été plus un observateur de la vie qu'un acteur. Mais j'étais de cœur avec ceux qui agissaient. La guerre du Vietnam se terminait, le Québec s'était éveillé il y a peu au son de l'Ostie d'show, de la Nuit de la poésie et des événements d'octobre. Nous rêvions de voyager. Nous récoltions notre cannabis à Pointe-aux-Trembles, Mai 68 et Woodstock étaient encore nos phares. Mes amis et moi fréquentions un petit café pour ados, un des hauts lieux de la contre-culture de l'est de Montréal. Tous les intellos et les « *bas de laine* » du quartier s'y retrouvaient. Nous passions nos soirées à refaire le monde, à rêver d'un avenir meilleur et à tenter de découvrir qui nous étions.

Et c'est donc pour les familles d'ouvriers et de chômeurs que nous avons entrepris de le faire, de changer la vie, de changer le monde. Comme je l'ai dit, cela allait avec l'air

du temps. La culture devait être dans la rue et la rue devait être à nous. Nous rêvions d'abattre les différences de classe, d'arrêter les guerres, de partager la richesse, de désacraliser les institutions et de démocratiser le savoir et la culture. Cela peut paraître très naïf aujourd'hui, mais comme quelques trop rares irréductibles, j'y crois encore.

J'ai donc milité pour de nombreuses causes, mettant timidement mes petits talents artistiques au service des groupes qui semblaient partager les mêmes objectifs que moi. Un dépliant par ici, une affiche par là, des pancartes pour la manif de demain, une bédé ou une caricature pour tel ou tel journal; j'outillais humblement la révolution avec enthousiasme.

Il a toujours été impératif pour moi de croire en ce que je faisais. Aussi, je me suis toujours imposé le devoir de comprendre tous les tenants et les aboutissants des luttes auxquelles je contribuais.

En quelques années, j'ai développé de façon intuitive un point de vue intégrant chacune de ses luttes dans une vision globale. J'analysais plus facilement ainsi leur portée, leurs limites et relevais leurs contradictions; je devenais de plus en plus critique. Là non plus, je ne m'y suis pas fait que des amis...

Inscrit au baccalauréat en Arts plastiques à l'Université du Québec à Montréal, j'ai évidemment rejoint la cohorte des artistes engagés.

C'est aussi à cette époque que je me suis marié avec Danielle. Elle était étudiante en sociologie. Nous nous étions rencontrés dans un des petits cafés de la rue Saint-Denis.

Tiens, c'était aussi dans un café...

Avec mon ami François, je fréquentais cet établissement parce que j'étais fasciné par un de ses serveurs, un grand moustachu qui portait le chapeau melon. Il était passé maître dans l'art d'indisposer ses clients. Par un mot ou par son attitude, il créait de toutes pièces une situation gênante en piégeant un ou plusieurs clients choisis au hasard, le plus souvent parmi les nouvelles têtes, ceux et celles qui ne connaissaient ni le jeu ni la place. Nous étions quelques habitués à surveiller ses faits et gestes, espérant secrètement ne pas être la prochaine victime, mais trop curieux pour ne pas rester.

Ce soir-là, il ne devait pas être de service, c'était plutôt tranquille. À la table voisine, deux filles avaient attiré mon attention. Armé de mon courage, je les ai invités à se joindre à nous. Comme j'étais timide avec les filles, c'est en bafouillant que je les ai invités à venir s'asseoir à notre table.

Je suis tombé amoureux d'elle à cause de ses beaux petits pieds. Ils étaient si charmants dans leurs petits souliers... Des souliers de suède brun avec une grande couture sur le dessus et une semelle de gomme. Elle portait un petit veston pied-de-poule par-dessus un vieux chandail violet, presque mauve. Ses cheveux bruns lui tombaient raide aux épaules.

Évidemment, comme tout le monde à cette époque, elle portait des lunettes genre bay-window.

Danielle semblait partager les mêmes idées que moi. Sa personnalité flamboyante me fascinait tellement que je crois que je l'aurais suivie jusqu'au bout du monde. Nous ne nous sommes revus que deux semaines plus tard. Je lui ai demandé si elle acceptait de sortir avec moi. Elle a dit oui, à mon grand étonnement. J'avais vraiment une piètre image de ma personne à vingt ans.

L'année suivante, nous habitions ensemble sur la rue Foucher dans Villeray. Un beau petit logement dans une belle petite rue tranquille pleine d'arbres. Je fréquentais l'UQAM au centre-ville et elle, l'Université de Montréal sur le Mont-Royal.

Nous avions une vie de fous. C'était une époque de grande ébullition sociale. Manifs, comités et assemblés de toutes sortes étaient notre lot quotidien. Nous occupions tous les deux des fonctions dans nos associations étudiantes respectives. Nous ne nous retrouvions en amoureux qu'en fin de soirée, puant l'odeur de cigarette, la tête pleine de projets pour notre avenir et celui de notre société. C'est là qu'on s'est marié pour être éligibles aux prêts-bourses d'études

Avec la naissance de Xavier, nous avons participé à la création et à la gestion d'une garderie populaire. Puis, Hogo est né et lorsqu'ils ont été en âge de fréquenter l'école, nous nous sommes joints à d'autres parents pour ouvrir une école

alternative. Nous siégeons sur de multiples comités, nous chargions des corvées et donnions des cours aux enfants. Ajoutez à cela l'ouverture d'un café communautaire, l'organisation d'une fête de quartier, la direction d'un collectif de travailleurs en audiovisuel et ma participation à un collectif d'artiste de la relève et vous aurez un portrait de mon agenda. Je ne sais pas comment nous avons réussi à tenir le coup si longtemps...

Nous n'étions ni marxistes, ni trotskistes, ni maoïstes. Nous étions tous deux allergiques aux petits missels, aux grilles d'analyse et aux dogmes de la gauche. De toutes façons, la plupart des organisations avaient disparues au début le décennie. Elles nous paraissaient de bons outils; surtout pour figer l'esprit des gens!

Le « *Prêt à penser* », ce n'était vraiment pas notre bol de riz.

Moi, j'étais plutôt anarchique. Avec le temps, je suis devenu anarchiste. Mais, de son côté, Danièle s'est calmée en intégrant le marché du travail. Moi, je suis demeuré cet éternel adolescent révolté, comme elle me le dit si bien. C'est probablement là que sont apparus les premiers signes du fossé qui allait nous séparer.

Oh! Je n'ai pas choisi d'être anarchiste. Simplement qu'un jour, j'ai découvert que c'est ce que j'étais depuis toujours.

Allergique à la mode, au conformisme, au populisme, aux idées reçues, l'autoritarisme des patrons et des administrateurs me paraissait ridicule et puéril. J'y réagissais par une boutade,

une plaisanterie meurtrière. Les règlements imbéciles, les lois injustes, l'intimidation et les actes discriminatoires me révoltaient. Les appels au nationalisme et au patriotisme me glaçaient le sang. Je détestais qu'on me dicte ma conduite ou mon opinion. J'étais mal à l'aise lorsqu'on me demandait de décider pour les autres ou de régler leurs problèmes à leur place. Bref, j'étais ce genre d'individu dérangeant, le maudit mouton noir, ce satané grain de sable dans le rouage. J'étais un anarchiste qui s'ignore. Il m'a suffi d'être conséquent avec mes propres valeurs, mes propres idées pour le devenir.

La plupart des gens n'ont plus confiance dans les institutions politiques, économiques, syndicales, juridiques, gouvernementales et médiatiques. Mais rares sont ceux qui vont tenter de comprendre l'origine de ce malaise et encore plus rares sont ceux qui tenteront d'y remédier. La plupart baissent les bras et se disent qu'il n'y a rien à faire et qu'il vaut mieux se limiter à faire sa petite affaire... Ils préfèrent la révolte individuelle et égocentrique, celle de la délinquance. Fraudes, petits vols, travail au noir, petites vengeances ; c'est monnaie courante.

Danièle me disait souvent en soupirant que j'étais sévèrement atteint de « donquichottisme aigu ».

C'est dans le cadre de mes cours « *Atelier de synthèse* » à l'université que j'ai un jour entrepris de donner forme à ma vision des choses. Une œuvre artistique didactique.

J'ai bûché fort pour structurer cette vision ; davantage pour

en faire une œuvre cohérente. Une installation artistique qui devait révéler aux gens les dangers qui nous guettaient.

Après dix mois de travail, d'ententes particulières avec mes différents professeurs, de doutes et de quelques coups de pied au cul bien mérités de la part de Mousseau qui avait accepté d'encadrer mon projet, j'ai enfin terminé mon installation. Et quel résultat : c'était une série de huit tableaux qui illustraient chacun l'incidence de nos gestes quotidiens et des décisions politiques dans nos vies, leurs conséquences sociales et économiques sur notre monde.

Si, à cette époque, ce discours n'était pas courant, c'est devenu pourtant plus tard celui des opposants au néolibéralisme économique et de la consommation responsable<sup>11</sup>. Le projet américain de continentalisation de l'économie était devenu l'Accord de libre-échange nord-américain (L'ALENA).

J'avais l'arrogance de ma jeunesse et aussi sa naïveté. Je ne me doutais pas que mon œuvre serait censurée dès sa première présentation publique.

En 1986, un groupe d'étudiants auquel j'appartenais avait été invité à présenter leurs réalisations récentes dans un grand centre commercial du centre-ville.

Par un beau dimanche après-midi, nous avons donc installé nos œuvres sur la grande place. Des badauds enthousiasmés nous avaient même offert leur aide pour l'installation de nos œuvres.

Mais, l'administration du centre commercial ne pouvait permettre l'affichage de ce genre d'opinion entre ses murs. C'est que bon nombre d'entreprises visées par mon installation avaient des bureaux ou des commerces dans le complexe commercial. Dès le lendemain matin, elle a donc fait retirer mon installation ainsi qu'une des peintures d'une autre exposante par ses employés. La toile de mon amie avait été censurée pour des raisons de mœurs...

La nécessité de porter mon message ne s'était pourtant pas évaporée avec cet événement, au contraire. Cela m'avait rendu furieux.

Si je me suis défendu, cela a canalisé ma colère, mais j'ai rapidement déchanté. Le message de mon œuvre était oblitéré par l'acte de censure. Il n'était plus question des propos que je tentais de diffuser ; l'œuvre n'était plus dorénavant qu'une victime de la censure.

C'est là le drame de l'artiste censuré. S'il se défend, il trahit son œuvre ; s'il ne le fait pas, c'est son droit d'expression qu'il trahit, droit qui est sacré pour lui puisqu'à la base même de son engagement artistique.

Par la suite, j'ai tenté de faire un documentaire vidéo sur la censure de l'Art. C'est en préparant une interview avec Mousseau que je me suis intéressé à l'anarchisme. En relisant pour une dixième fois mon exemplaire du Refus Global, le mot m'a intrigué et j'en ai parlé à Mousseau.

L'extrait du texte en question disait :

...« *Que ceux tentés par l'aventure se joignent à nous.*

*Au terme imaginable, nous entrevoyons l'homme libéré de ses chaînes inutiles, réalisé dans l'ordre imprévu, nécessaire de la spontanéité, dans l'anarchie resplendissante, la plénitude de ses dons individuels.*

*D'ici là, sans repos ni halte, en communauté de sentiment avec les assoiffés d'un mieux-être, sans crainte des longues échéances, dans l'encouragement ou la persécution, nous poursuivrons dans la joie notre sauvage besoin de libération.*

... »

Est-ce que les automatistes auraient été attirés par cette idéologie? Mousseau me disait que non.

J'ai poursuivi mes recherches sur le sujet. Les livres étaient plutôt rares, le marxisme et le maoïste et leurs nombreuses déclinaisons prenaient toutes les étagères des bibliothèques. Mais je me suis reconnu dans les quelques écrits que j'ai pu trouver. Ils étaient en accord avec mes valeurs et mes croyances. Non pas un anarchisme utopique à atteindre dans une révolution plus qu'improbable, mais plutôt une attitude individuelle et cohérente à adopter face à la vie, à la société. Quelque chose entre le « *Ni maître, ni Dieu* »<sup>12</sup> et le « *Fais ce que doit* »<sup>13</sup> judéo-chrétien.

Par contre, je me suis mis à douter de la capacité des arts plastiques de véhiculer ce genre de contenu, puis plus tard, de ma propre compétence à le faire par le langage plastique.

Car ce n'était pas tout d'avoir un message à transmettre, encore fallait-il respecter le langage que j'utilisais. Incapable de résoudre alors ce problème dans ma pratique artistique, j'ai pris le parti de le porter par la parole et l'écriture.

Le néolibéralisme était maintenant connu du grand public. Il s'est imposé triomphalement sur l'ensemble du monde. Les nations occidentales, les pays émergents et les pays pauvres ne peuvent plus intervenir pour contrer ses effets indésirables. Et quels effets ! Si les riches sont plus riches, partout on a connu un accroissement de la pauvreté, une privatisation et un sous financement accru des services publics, une dilapidation du bien commun, une atténuation des réglementations et des contrôles pour l'environnement et les marchés financiers. Ajoutez à cela une concentration extraordinaire de l'argent, des médias et de la propriété des grandes entreprises.

À la fin des années 80, j'avais trouvé une image pour illustrer la menace que le néolibéralisme représentait pour moi. Je l'avais tirée des scènes sordides du film *Soleil Vert* de Richard Fleische<sup>14</sup>.

Une cité délabrée et une société aux abois servent de décors à ce film. Une histoire d'enquête policière dans un monde où la terre et les océans sont morts, tués par la pollution et où l'humanité en est réduite à bouffer ses propres morts pour s'alimenter tandis son élite tente de garder le pouvoir et ses illusions de grandeur.

Le rôle principal était joué par Charlton Heston, feu

Monsieur *National Rifle Association* lui-même...

C'est aussi à cette époque que je me suis mis à écrire des textes pamphlétaires et à distribuer mes propres tracs lors des manifs auxquelles je participais avec ma famille. C'est dans les années 90 que je suis intervenu sur des tribunes à la radio et que j'ai publié des chroniques dans des journaux alternatifs tel le Mouton Noir. À l'apparition de l'Internet, j'ai mis en ligne mes textes et mes caricatures sur un site personnel.

Puis, vers la fin des années 90, l'urgence d'agir sur le plan politique s'est imposée. J'ai participé à la gestation puis à la naissance du Rassemblement pour une alternative Politique<sup>15</sup> à Rimouski. Moi qui m'étais promis de ne jamais adhérer à un parti politique...

Membre du comité organisateur pour le Bas-Saint-Laurent, j'ai tenté de rallier les gens à ce mouvement. Mais dès le congrès national de fondation, de profondes contradictions entre les aspirations des régions et celles des grands centres urbains sont apparues. Puis les nationalistes ont voulu imposer une orientation souverainiste, excluant de facto tout rassemblement avec les progressistes anglophones. Pire, un petit groupe de Rouge dirigé par un célèbre ex-felquistes a tenté de manipuler le vote. Ah! ces fumiers de communistes!

Les querelles de pouvoir entre certaines factions de ces vieux gauchistes ont fini de me démotiver. J'ai assisté à une dernière assemblée et j'ai résolu de quitter le mouvement. Je broyais du noir. Désœuvré, je tournais en rond.

Au début de l'an 2000, un article du journal *Voir* de Montréal a attiré mon attention sur une organisation qui allait changer ma vie. Ce groupe s'était fait connaître par l'Opération SalAMI<sup>16</sup> lors des manifestations citoyennes contre les négociations de l'AMI à Seattle. Son principal porte-parole y donnait une interview sur la lutte au néolibéralisme et sur la non-violence. Ses propos avaient tout pour enflammer à nouveau mon ardeur militante.

Je descendais de Rimouski à chaque événement. Ensemble, nous avons connu bien des victoires qui m'ont procuré de grands moments d'euphories. J'en étais arrivé à croire qu'il était possible de changer les choses. Mais c'est à une hydre que nous nous opposions. Et pour chaque tête que nous tranchions, une nouvelle repoussait aussitôt, plus subtile et plus pernicieuse que la précédente.

Et je nous croyais ce groupe à l'abri des luttes internes, mais il en était autrement. Il y a eu d'abord quelques départs fracassants, avec des rancœurs tenaces, des jalousies déplacées. Sans compter les rivalités avec des groupes concurrents qui favorisaient les actions violentes et dont des dirigeants et plusieurs des membres trinquaient visiblement à l'adrénaline. C'étaient de véritables accros. Pour m'en convaincre, il m'a suffi de les voir en 2001 sur les barricades lors des affrontements à Québec avec les forces de l'ordre lors du *Sommet des Amériques*<sup>17</sup>.

Je me suis toujours méfié des gens qui sont prêts à sacrifier les autres pour atteindre leur but. Comme je le disais, ce sont

plus souvent des militants qui mettent une cause au service de leur révolte personnelle au lieu de mettre cette révolte au service d'une cause. Ils sont les premières victimes de leurs illusions. Et il y a aussi les carriéristes et les calculateurs, mais ça...

Plusieurs groupes nous ont donc pris en grippe et se sont attaqués à notre principal porte-parole au moment où celui-ci connaissait des problèmes personnels. Perdre ainsi notre énergie avec ce genre de querelles était très démoralisant.

Notre mouvement avait su attirer les adhésions par les actions d'éclat qu'il avait menées. La restructuration de nos structures de fonctionnement devenait urgente, mais le travail de formation et de planification stratégique nécessitait trop de notre énergie pour maintenir en même temps le recrutement et l'organisation ponctuelle d'actions directes. À bout de ressources et d'énergie, le groupe s'est dissous, enfin, pas tout à fait.

Sous l'impulsion des rencontres des rencontres annuelles du Forum social mondial<sup>18</sup> à Porto Alegre qui proposait de transposer localement les luttes que nous menions, plusieurs militants ont entrepris de poursuivre leur action dans des dossiers locaux tout en y faisant la promotion des valeurs qui avaient animé notre groupe.

Je revois le visage de tous ces amis, leur enthousiasme et leur détermination. Nous avons tellement cru pouvoir y arriver...

Encore aujourd'hui, pour un qui lance le rappel des troupes, plusieurs rappliqueront. Il en a été ainsi à Pointe-St-Charles

pour le café *La Petite Gaule*, le squat et l'aménagement d'un Centre culturel citoyen sur les terrains du CN.

Je m'y suis joint à un petit groupe d'anarchistes. À la différence d'Opération SalAMI qui était une organisation d'opposition, nous avons l'impression de travailler dorénavant à construire un nouveau monde. C'était très motivant. Malheureusement, l'arrivée du projet de déménagement du Casino de Montréal a remis en question nos propres projets d'aménagement. Encore une fois, nous devons nous transformer en organisation d'opposition.

Comme me le disait mon ami Jacques, un ancien syndicaliste, c'était David contre Goliath. Il doutait beaucoup que nous puissions parvenir à bloquer un projet si prestigieux. C'est pourtant ce que nous avons fait.

# 6

J'en étais là quand j'ai eu cette damnée révélation...

Dans mon lit, je me sentais de plus en plus mal, oppressé. J'ai fini par me lever en prenant garde de ne pas faire de bruit. Je me suis rendu au salon et me suis allongé sur le divan. La fenêtre était entrouverte et une légère brise printanière m'apportait de l'air frais, ce qui me soulageait un peu de mon mal-être. Les bruits de la ville paraissaient lointains. Petit à petit, les oiseaux se sont fait entendre. Il est encore un peu tôt dans la saison pour entendre le vent dans les feuilles. Les rares voitures qui roulent encore à cette heure-ci, les lourds camions qui rétrogradent, une sirène au loin se mêlent au bruit des climatiseurs du voisinage.

Toute cette vie qui allait disparaître...

J'ai regardé alors la ville et j'ai pensé à Loth et à Abraham, à comment ils avaient dû regarder la ville de Sodome juste avant de partir, alors qu'ils savaient la cité condamnée...

J'ai revu tout le chemin que j'avais parcouru depuis mon adolescence, l'époque où, avec mon ami André, j'illustrais naïvement dans mes dessins, nos utopies, notre révolte, nos sentiments contre la guerre du Vietnam ou notre recherche

de l'idéal féminin.

Notre adolescence avait été marquée par le rejet et la solitude. André et moi étions les quelques rares « *bas de laine* » d'une l'école secondaire pour garçons : Chomedy de Maisonneuve. Pacifistes, nous étions de parfaites têtes de Turc, victimes toutes désignées pour la plupart des matamores du quartier.

Ma mère, une ancienne bibliothécaire qui se plaisait dans sa jeunesse à lire les livres à l'Index, avait distillé en moi, mes frères et mes sœurs un mélange de valeurs chrétiennes très modernes et d'idéologie existentialiste.

Mon père et mon grand-père avaient été des opposants à la guerre du Vietnam. Mon père qui était un vétéran de l'armée américaine. Il avait servi comme opérateur radio dans le Pacifique durant la Deuxième Guerre mondiale. À son retour, il avait même été président de l'American legion of Canada<sup>19</sup>. Mais, après la reddition du Japon, il avait visité Hiroshima et, bien qu'il ne nous en ait jamais parlé, il en avait été visiblement très marqué. À force d'exprimer son opposition à la politique américaine pour le Sud-est asiatique, il a fini par perdre plusieurs de ses anciens amis et son poste. Tiens, comme moi...

Quant à mon grand-père, un Américain d'origine canadienne-française, lui avait été blessé d'un coup de baïonnette lors de la Première Grande Guerre et avait été laissé pour mort dans une tranchée. Paralysé, il avait réussi à

attirer l'attention d'un infirmier en faisant un clin d'œil ou en bougeant un doigt, je ne me souviens plus très bien du reste de l'histoire. Et c'est durant sa convalescence qu'il avait fait la rencontre de ma grand-mère.

Chez lui, il y avait un poste de radio à onde courte dans le salon. Nous passions souvent nos dimanches après-midi chez mes grands-parents à regarder mon père déchiffrer les messages en morse en provenance du Vietnam. Au téléjournal, le soir, nous constations avec stupéfaction les écarts entre ce que nous avaient appris les infos de l'après-midi et ce que nous présentait l'information officielle.

Un jour, ma grand-mère a reçu des nouvelles inquiétantes de sa sœur vivant aux États-Unis. Elle lui annonçait que son petit-fils Gerry, notre lointain cousin américain, avait des difficultés avec l'armée américaine.

Ma sœur et moi avions dix et onze ans. Nous étions les parfaits adolescents naïfs et idéalistes de notre époque. Nous nous étions persuadés que Gerry voulait désertier. Fiers à l'idée d'accueillir un héros de la non-violence, nous avions presque convaincu nos parents, à force de harcèlement, de lui offrir le refuge à la maison,

Nous avons rapidement déchanté lorsque, dans sa lettre suivante, notre grand-tante expliquait que Gerry avait été amèrement déçu d'avoir été refusé par le corps des Marines en raison de ses pieds plats...

À cette annonce, ma sœur et moi avons officiellement

décidé de bannir ce cousin de notre famille.

C'est aussi vers la fin de cette époque que j'ai lu 1984 et La ferme des animaux de George Orwell ainsi que Le Prince de Nicolas Machiavel. Trois livres qui allaient me convaincre que la Guerre froide, ce n'était pas une lutte entre l'Occident et le monde communiste comme on tentait de nous faire croire. C'était surtout une stratégie pour manipuler les peuples, afin de les maintenir dociles par la peur et de laisser les maîtres du monde décider à leur place, restreignant petit à petit leurs droits, leurs libertés au nom de la sacro-sainte Sécurité nationale.

L'Exposition internationale de Montréal de 1967, la Série du siècle de 72 ainsi que les multiples autres échanges tant sportifs que culturels initiés à cette époque avaient été les premières failles dans le mur qui nous séparait d'eux. Nous apprenions à les connaître. Les gens des pays communistes n'étaient pas les méchants qu'on nous avait décrits, c'était simplement du monde ordinaire qui rêvait de vivre, de grandir, d'aimer et de fonder une famille comme nous. Et eux de découvrir la même chose sur notre compte...

Pour moi, discuter du sport, de l'argent et des voitures que nous n'avions pas était une pure perte de temps. Il restait les filles, la musique et... les mauvais coups. C'était là l'essentiel des préoccupations des gars de mon école.

Pour ce qui est des filles, mon idéal féminin était à l'opposé du stéréotype de la femme-objet, belle, plantureuse

et soumise qui faisait saliver les autres. Je cherchais une fille qui soit mon égale. Alors, tant qu'à voir ridiculiser mes rêves à moi, aussi bien me taire.

J'aurais pu mépriser ces gars et leurs familles, surtout qu'eux ne se gênaient pas pour le faire. J'étais si différent d'eux. Ma mère, que Dieu ait son âme, une femme de culture qui rêvait que de pouvoir enfin nous faire sortir de ce milieu inculte, avait tant de préjugés à leur égard que j'aurais dû les mépriser. Mais je me contentais de les admirer pour leur courage et leur solidarité. Ils n'avaient pas de « culture » certes, mais ils avaient du cœur...

Je me souviens de ces rudes travailleurs, arrivants des ateliers de la Vickers, de Shop Angus et des innombrables ateliers de la rue De Rouen, retournant à la maison sous ce soleil de fin d'après-midi après une dure journée de travail. Ils s'arrêtaient presque tous chez Bayard, la tabagie du coin. Je les admirais, ces pères de famille fatigués, mais fiers de leur journée de travail. Ils étaient sales dans leurs salopettes de travail souillées d'huile, de poussière, de sueur et de rouille. Mais pour moi, cette saleté était un témoignage de leur mérite.

Oh! Ce n'étaient pas des enfants de chœur! Sûrement plusieurs étaient même de mauvais maris ou de mauvais pères. Le plus souvent, ils étaient absents de la maison. À leur retour, ils avaient la mèche courte pour corriger les enfants turbulents, comme me disait souvent un de mes amis en parlant de son père. Mais en eux, je percevais pourtant cette

dignité de fiers travailleurs laborieux qui les distinguait de leurs patrons en veston et cravate, propres et méprisants.

Et leurs femmes, ces ménagères, parfois de vraies mégères, qui étaient aussi les mères de mes compagnons d'école. Dans les ruelles, on pouvait les entendre s'époumoner toute la journée auprès de leur marmaille d'une galerie à l'autre. Pleines d'attentions frileuses pour leurs enfants, elles étaient tellement engluées dans leur religion catholique oppressante. Elles avaient autant une grande facilité pour le rire comme pour la colère. Mais elles étaient aussi très indulgentes. Et elles s'étiolaient ainsi au fil des années, au service de leur famille respective qui tenait souvent davantage du clan.

Leur ignorance de ces gens me révoltait parce qu'ils en étaient les premières victimes. À quoi cela leur servait-il de connaître toutes ces statistiques sportives et tous ces potins sur la vie de leurs vedettes? Tous ces savoirs n'étaient qu'un gaspillage inutile pour moi. J'avais encore beaucoup de chemin à faire pour de les comprendre...

Aujourd'hui, dans ce quartier, il n'y a plus de grandes entreprises. Il n'y a plus que des gagne-petit, des chômeurs et des bénéficiaires de l'Aide sociale qui risquent un de ces quatre d'être évincés de leur appartement transformé en condo pour faire place à d'éventuels acquéreurs mieux nantis.

Appuyé à la fenêtre de mon salon, je revois tous ces souvenirs avec peine. Qu'est-ce que j'aurais pu faire de plus pour être suffisamment efficace?

# 8

C'est sûr, avec le recul, il y a toujours des erreurs qu'on aurait pu éviter ou qu'on aurait dû éviter... Des hésitations paralysantes, des objectifs confus ou irréalistes, des pertes de temps et d'énergie; ce sont des reproches qu'on se fait lorsqu'on aurait voulu faire mieux.

Mais là, c'est trop tard, c'est fini!

J'ai échoué lamentablement. Pouvais-je réellement faire mieux?

Je me suis allongé sur le divan, avec la jetée pour me couvrir, j'ai pleuré jusqu'au petit matin. Fatigué de me torturer l'esprit, je me suis endormi vers six heures, avec la rumeur naissante qui envahissait petit à petit la ville.

Jocelyne est venue me réveiller à huit heures, se demandant avec un peu d'inquiétude ce que je faisais là, couché sur le divan, au lieu d'être dans le lit à ses côtés. J'ai prétexté un problème avec ma digestion, ce qui m'arrive régulièrement les lendemains de repas copieux.

Au déjeuner, je n'ai pratiquement rien avalé, je n'avais pas vraiment d'appétit. Mes pseudos problèmes de digestion m'ont servi d'alibi. Un à un, les enfants ont quitté la maison

pour aller en classe tandis que Jocelyne se préparait dans notre chambre. Je suis resté seul à la cuisine. Je posais un autre regard sur tout ce qui m'entourait. Les odeurs, le temps et l'espace me semblaient différents, comme dans l'attente d'une sourde menace. Tout en rangeant la vaisselle sale et la nourriture, il m'est venu à l'esprit que nous vivions le premier des derniers matins de notre civilisation.

J'avais hâte de partir pour le travail et aussitôt parti, j'appréhendais le moment de mettre les pieds au bureau, là où je devrais côtoyer mes coéquipiers et nos collaborateurs.

J'ai marché jusqu'aux portes de l'édifice puis j'ai rebroussé chemin, la mort dans l'âme, j'ai marché vers un café sur Saint-Denis. J'aurais donné beaucoup pour me retrouver trente ans en arrière, pour reprendre ma mission avec plus d'efficacité.

La ville était revêtue d'un manteau de tristesse comme quand je me suis rendu au chevet de ma mère mourante. Durant le parcours, je ressentais cette même lourdeur. Encore là, le temps et l'air n'avaient pas la même texture que d'habitude. Les gens déambulaient au ralenti, comme dans un film. Je scrutais leur visage, épiais leurs sentiments. À mes yeux, hommes, femmes, enfants et vieillards ; ils étaient tous des morts en sursis.

Je suis resté dans ce café jusqu'à midi, sirotant un déca après l'autre. La faim m'est revenue un brin ; j'ai mangé un peu puis, je me suis fait violence. Il me faudrait bien rentrer travailler un jour. Or, le faire dès maintenant, ce ne serait pas

pire que demain et cela éviterait les questions embarrassantes.

Car je devais me taire, faire semblant que rien n'avait changé, que la vie pouvait continuer, que la victoire était encore possible. Alors que j'étais convaincu du contraire.

Non, je ne dirais rien parce qu'il y a une limite à toujours être le porteur des mauvaises nouvelles.

Il y a maintenant deux ans que j'ai eu cette maudite prémonition. Parfois, je tente de me persuader que ce n'était qu'une petite dépression nerveuse, qu'il suffirait de consulter un spécialiste afin que tout redevienne comme avant.

Mais non! Toutes mes prévisions se confirment l'une après l'autre. Notre monde est foutu.

L'évidence leur apparaîtra d'ici cinq ans, je crois. Certains doivent presque soupçonner quelque chose, mais ils n'osent pas croire l'évidence, ce qui pourtant devrait leur sauter aux yeux. Mais l'esprit est ainsi fait...

Je suis là à attraper toutes les maladies qui passent ; je crois que mon corps a abandonné la lutte plus vite que mon esprit... Mon médecin se demande ce qui peut bien me rendre faible. Au début, il était persuadé que j'avais développé un type cancer rare ou que mon système immunitaire s'était effondré. Lorsque je me suis rendu à mon rendez-vous, les tests n'ont rien révélé, alors je n'ai rien dit à Jocelyne. Elle voit bien que cela ne va pas. Elle se dit que ce doit être mon âge.

Quand le sujet de l'environnement est abordé au travail,

je fais celui qui n'a pas entendu ou je prétexte un rendez-vous urgent. Je suis moins assidu aux réunions des différents groupes avec lesquels je collaborais. Je n'écris presque plus d'article et je ne prends plus de mandat. Mon état de santé suffit habituellement à me justifier. C'est la première fois de ma vie que je prends autant de congés de maladie.

Avec Jocelyne, cela va encore. Mais je suis las de lui mentir. J'ai l'impression de la tromper. J'imagine qu'elle ne sera pas dupe longtemps. Déjà, elle me dit que je semble plus fatigué, moins énergique que d'habitude. Je ne baise presque plus, je suppose que la fougue n'y est plus. Avoir l'air d'un militant ou d'un amant convaincu, cela prend une énergie que je n'ai plus. Ce simulacre me rend malade.

Les jeunes et fougueux militants me feraient bien rire avec leur ferveur et leur dévouement empressé si ce n'était pas si tragique. J'ai envie de vomir aussitôt qu'ils me sortent de belles phrases telles qu'« IL FAUT SAUVER LA PLANÈTE » ou « UN AUTRE MONDE EST POSSIBLE ». Même l'expression « TANT QU'IL Y A DE LA VIE, IL Y A DE L'ESPOIR » me donne des boutons! J'en veux au monde entier et, en même temps, je pleure leur triste sort. S'ils se doutaient...

Moi aussi j'ai déjà péché par optimisme. Je me souviens d'avoir participé sur l'Internet à un petit concours à la radio pour nommer le nouveau millénaire. Avant l'illumination, cela va de soi... Voici ce que j'écrivais alors :

*« Gandhi est le premier qui a compris que l'opinion publique était le levier qu'il lui faudrait utiliser pour atteindre son objectif humanitaire. Il a éveillé la conscience planétaire (d'abord, celle des Occidentaux, évidemment, puisqu'ils détenaient le pouvoir de libérer son peuple.). C'est pourquoi je postule que notre époque sera celle du Grand Éveil planétaire, celle où la Terre est devenue le village global, où chacun devient conscient de la place des enjeux locaux sur l'échelle globale et développe les outils pour pouvoir agir. L'individu qui comprend enfin son rôle historique et se libère de ses tutelles politiques, morales ou divines et développe une nouvelle éthique sociale ?*

*NOUS N'EN SOMMES QU'AU DÉBUT,  
L'HUMANITÉ QUI SE DÉGAGE DE SA GANGUE ».*

C'est tellement pathétique cette naïveté ! Si ce n'était pas si tragique, cela me ferait mourir de rire.

J'ai pris de la distance avec mes amis. Je ne supporte plus leur fréquentation ni leur compassion. Peut-être parce que j'ai trop souvent l'impression de les trahir pas mon silence...

Anna m'envoie toujours ses « *messages d'intérêt militant* ». J'ai donc droit à toutes les infos sur les courants de l'altermondialisation pancanadienne. Je lui ai répondu la semaine passée, mais je n'ai pas su lui dire la vérité. J'ai plutôt essayé de lui transmettre mon alarmisme.

*Salut Anna,*

*Je viens de recevoir ton appel à tous pour les séminaires que tu organises sur l'anticapitalisme.*

*Merci, mais je n'en serai pas. Non pas par manque de temps ou d'intérêt.*

*C'est juste que je suis convaincu qu'il n'est plus temps de mener ces luttes-là.*

*La survie de la planète ne se compte plus en termes de siècles ou de décennies, je crois qu'elle se compte en termes d'années.*

*Si nous n'empêchons pas maintenant les méfaits du néolibéralisme de s'étendre davantage, il sera trop tard de toute façon.*

*Alors, tenter de rallier les populations du globe pour renverser le capitalisme, c'est de l'utopie pure et simple. Nous sommes déjà trop en retard.*

*Je crois que pour l'instant, la seule option qui reste, c'est de tenter de harnacher le néolibéralisme en lui imposant des limites réalistes.*

*Il faut rallier toutes les forces vives et dormantes au fait que nous fonçons à toute allure vers le précipice.*

*Si la gauche et les verts n'arrivent même pas à faire élire un seul député, imagine alors quelles sont tes chances de voir un jour tes idées radicales triompher...*

*Les gens s'y rallieront le jour où les gouvernements nous avoueront qu'il est trop tard et qu'ils se sont trompés avec des excuses bien sincères, et ils nous vendront leurs masques à gaz au double du prix ou un billet de loterie pour gagner une euthanasie gratuite.*

*Nous en serons là d'ici trente ans.*

*Je sais que je peux paraître très défaitiste et très démoralisé, mais c'est inéluctable.*

*Mes amitiés aux copines et aux copains.*

Je me rends compte que je laisse de plus en plus d'indices aux gens avec qui je communique. Probablement parce que je ne supporte plus de porter seul ce poids. Je ne sais pas ce que cela donnera. En attendant, je me force pour suivre l'actualité démoralisante sur Internet.

On aura une escalade des épisodes de grands froids, de canicule, d'ouragans, de tornades, de tsunamis et de sécheresse comme jamais.

Les Américains sont déjà aux prises avec deux guerres hors territoriales et une économie plus que chancelante. Encore une autre tornade comme celle qui a frappée la Louisiane il y a quelques années et ils devront rapatrier tous les militaires de l'étranger pour maintenir le contrôle dans les zones sinistrées.

Mais pour moi, les premières catastrophes sérieuses seront d'abord la disparition rapide du krill des océans. Comme il n'y a presque plus de banquise au Nord comme au Sud, et

que l'acidification des océans nuit à la plupart des variétés existantes, ces petites bêtes n'arrivent plus à se reproduire. D'ici peu, ils auront disparu.

Vient ensuite celle (la disparition) des abeilles. Déjà qu'en 2007, le taux de ruches abandonnées (ou presque désertées, comme ils disent) atteignait de 70 % à 80 % pour les régions et les pays parmi les plus touchés, soit ici, en Amérique du Nord et en Europe. Je n'ai pas de donnée sur les autres continents, mais ça m'étonnerait beaucoup que ça soit resté au beau fixe. Nous connaissons tous le rôle essentiel des abeilles dans la pollinisation des plantes. S'il n'y a plus d'abeilles, il y aura forcément beaucoup moins de fruits, donc moins de plantes, années après années.

Le temps que ces deux disparitions majeures se répercutent à tous les maillons des chaînes alimentaires et ce sera le chaos. Les océans se videront de toute vie et le couvert végétal planétaire connaîtra un recul spectaculaire, voire cauchemardesque. Probablement que le monde aura commencé à paniquer bien avant cela. Famines récurrentes, guerres pour la ressource, désertification accélérée, invasion d'insectes, putréfaction des étendues d'eau, émissions de gaz délétères des étendues d'eau moribondes, j'en passe.

D'autres menaces? Il y a le réchauffement des fonds océaniques. Leurs basses températures contribuaient à tempérer la force des grandes tempêtes tropicales. Dorénavant, ces tempêtes se transformeront plus facilement en tornades de force extraordinaire, les feux de forêt et de broussaille se

multiplieront, détruisant récoltes et habitats. L'assèchement de l'Australie et de l'Afrique orientale est déjà enclenché ; elle s'accélélera.

Ajoutons à cela la fonte du pergélisol. Ce phénomène libère les milliards de tonnes de méthane emprisonnées dans le sol depuis des millénaires et ce, sur des centaines de milliers de kilomètres carrés autour du cercle polaire. Cette libération contribuera à élever davantage la température de la planète. Ce gaz a un effet plus marqué que le  $\text{CO}_2$ .

Contre ces menaces qui nous guettent, la seule stratégie qui est proposée est celle de la taxe sur le carbone ; un droit de polluer que s'échangeront les entreprises du pays sur les cours de la bourse du carbone. Rien qui soit capable de garantir une baisse réelle de la consommation ; juste une histoire pour faire du fric sur notre dos. Le jour où nous aurons trouvé une source d'énergie propre, fiable et économique, l'économie basée sur le carbone risque de tomber. On peut être certains que ceux qui en auront profité jugeront alors qu'il y a trop d'argent en jeu pour permettre à cette nouvelle énergie de voir le jour.

La récente montée des prix de l'essence avait provoqué des crises aussi bien dans le transport des gens que des marchandises. On aurait pu espérer que cela entraînerait une baisse de la consommation et donc, de la pollution. Mais non ! Avec la déflation qui a fait son apparition, la demande va augmenter et donc la pollution aussi.

Mais avec la crise financière provoquée par le scandale des prêts hypothécaires à haut risque aux États-Unis, il me semble que c'est encore plus alarmant. Non pas que je pleure mes REER, mais bien parce que je ne sais pas jusqu'où cela peut nous entraîner. La confiance des petits épargnants et des contribuables se volatilise. Ils ont l'impression que le système leur cache quelque chose.

D'après moi, le capitalisme, ce n'est pas simplement une question d'achat d'actions qui rapportent des dividendes. Cela, c'est ce que les naïfs pressés de devenir riches veulent bien croire. Non, le vrai visage du capitalisme est autre. Je sais que dans les médias, on parle surtout de la rémunération des grands administrateurs, des primes de départ et des détournements de fonds. Mais ce ne sont que quelques arbres qui cachent la forêt! Le vrai scandale, ce sont ces grands actionnaires qui jouent avec les cours de la Bourse, qui provoquent des crises en vendant d'un coup et à rabais, des masses d'actions ou qui laissent planer des rumeurs assassines. Ces crises artificielles créent un vent de panique sur les marchés surchauffés et entraînent la chute des cours. Et lorsque, étranglés par leurs créances, les petits actionnaires en arrivent à devoir vendre à perte leurs actions, les grands capitalistes rachètent tout au rabais. Les grands capitalistes sont beaucoup trop pressés pour attendre que leurs placements rapportent des dividendes.

Tiens! ils me font penser aux vaches. À les regarder, on pourrait croire que ces animaux bouffent l'herbe ou le foin.

Mais non ! Les vaches bouffent les bactéries qui se développent dans leurs panses et qui elles, bouffent les végétaux que les grosses bêtes ont avalés. Quand les bactéries sont assez nombreuses, elles se font digérer par les vaches.

Sauf que cette fois-ci, il se pourrait que les vaches... Oups! ... que les grands Capitalistes soient en train de tuer la poule aux œufs d'or. Avec la cupidité des banques et leurs grandes imprudences, avec les salaires, bonus et autres avantages faramineux octroyés aux grands gestionnaires, avec le nombre de scandales financiers qui ont secoué le monde de la finance depuis les dix dernières années, il y a de quoi avoir la nausée. Si on ajoute tous nos impôts dilapidés en vain par nos gouvernements pour sauver les institutions bancaires et financières ainsi que celles des secteurs automobile et aéronautique, il y a de quoi perdre la foi, ne croyez-vous pas ?

Je ne m'étendrai pas des politiciens qui profitent indûment de leur poste pour s'enrichir à nos dépens en vendant leur conscience au plus offrant. Toutes ces raisons auront peut-être raison de la confiance des petits qui voient leurs économies et leurs fonds de retraite fondre au soleil alors que la capacité financière de leurs gouvernements se réduit et que la dette publique croît de façon affolante.

*« Privatisation des profits et socialisation des pertes ».*

Oserions-nous qualifier ces sauvetages de marché de dupe ?

Et tous ces spécialistes qui ont toujours une bonne explication, mais toujours après coup. Ils ont moins de

crédibilité que les météorologues et les astrologues quant à moi!

D'ailleurs, n'avez-vous pas remarqué? Depuis le début de cette crise, les seuls spécialistes appelés à commenter ou critiquer la situation dans les grands médias sont presque exclusivement issus des institutions du capitalisme. Courtiers, banquiers, conseillers financiers, enseignants universitaires en économie, en gestion et en finances (HEC-Montréal, UQÀM, McGill, Sherbrooke, et Laval), administrateurs de grandes entreprises privées ou d'institutions publiques, ministres et autres politiciens des grands partis traditionnels; tous ont eu droit à leurs quinze minutes de gloire<sup>20</sup>. Un seul et même message : Il n'y a rien à faire, gardez espoir, gardez confiance.

Il n'y a pas un seul reportage à la télé, à la radio ou dans un imprimé, qui ait pris le risque d'informer le public sur les « ventes à découvert » et sur leur rôle dans la crise actuelle des marchés financiers.

Où étaient donc passés les Léo-Paul Lauzon<sup>21</sup>, Yves Michaud<sup>22</sup> (sauf pour annoncer le départ à la retraite de ce dernier), Michel Chossudovsky<sup>23</sup>, Robert Jasmin<sup>24</sup>, Claude Vaillancourt<sup>25</sup> ou tout autre économiste qui ose adopter une position critique vis-à-vis de notre système économique, qui soit capable de nous donner un autre son de cloche? Ont-ils donc tous changé soudainement de numéros de téléphone pour qu'aucun média ne soit à même de nous transmettre leurs propos? Il faut dire qu'avec la concentration et la

convergence des médias par les grands empires en plus de la pression des publicitaires, ce ne doit pas toujours être facile de traiter certains sujets...

Pour l'instant, nous acceptons encore la situation, la crainte de perdre le peu que nous avons l'emporte sur notre indignation. Mais le système s'écroule sur lui-même. Et le jour où la population se réveillera, s'il n'y a pas d'autre système valable à ses yeux pour le remplacer, je ne donne pas cher de notre civilisation !

Le plus grave, c'est la hausse du coût des denrées alimentaires. Elle a été occasionnée par celle des produits pétroliers à l'été 2008. Les prix sont redevenus normaux parce que la crise financière qui a suivi l'automne suivant a provoqué une déflation importante. Mais l'impact de ces hausses a été tel chez les moins bien nantis que je crois que lorsque cette crise reprendra (croyez-moi, elle le fera), vous verrez apparaître des escadrons organisés de citoyens affamés s'attaquer aux supermarchés. Il faudra probablement que les riches se fassent accompagner par des agents de sécurité pour aller faire leur épicerie (tiens, c'est ce que je disais en 1985...).

Avec la crise économique qui s'abat sur le monde, l'écologie va encore prendre rapidement le bord. Les grands de ce monde sauront nous persuader que seule une consommation effrénée peut relancer l'économie.

Les gouvernements tenteront de s'ajuster, mais comme aujourd'hui, ils auront toujours au moins dix ans de retard.

Le pire, c'est que la plupart se seront davantage conformés aux dictats du néolibéralisme. Ils auront encore réduit leur marge de manœuvre en abaissant taxes et impôts ou en les utilisant pour sauver les grandes entreprises. Ils auront également déréglementé et privatisé des services publics à outrance dans bien des domaines, espérant ainsi attirer les capitaux et relancer l'économie. Avec les catastrophes qui s'amènent, ils resteront impuissants à réagir.

Quelques personnes commencent à poser les bonnes questions; d'ici peu, la vérité éclatera probablement aux yeux de tous ceux qui accepteront de voir. Mais, je doute que la majorité accepte facilement le verdict. La plupart d'entre eux refuseront simplement d'admettre la vérité. Les humains sont ainsi faits...

Quand les états et les grands capitalistes jetteront l'éponge et avoueront devant l'échec du capitalisme, il sera trop tard.

Alors, quand je vois mes enfants parler de leurs projets de vie, de leurs études et de leurs espoirs, mon cœur se déchire.

Mon fils Xavier vit avec sa copine Caroline depuis près de trois ans. Quand ils nous ont annoncé il y a deux ans qu'elle était enceinte, je ne savais pas encore qu'il n'y avait plus de futur. Ils sont si attendrissants comme le dit Jocelyne.

Mais moi, aujourd'hui, je reste de glace à l'intérieur. J'ai toutes les difficultés du monde à simuler avec conviction la joie que je devrais ressentir d'être le grand-père de Gaël, si magnifique enfant. Je ne sais plus si j'ai plus envie de vomir,

de hurler ou de mourir. Sa vie sera un enfer et c'est de ma faute, je n'ai pas réussi...

Je comprends maintenant ceux et celles qui tuent leurs enfants quand ils croient que leur monde s'écroule ou que l'avenir sera invivable. Je sais, cela ne les excuse pas, mais je les comprends... Je donnerais gros pour pouvoir être Raélien<sup>26</sup> ou simplement croyant! Mais je suis beaucoup trop sceptique pour cela.

J'ai encore l'espoir risible qu'un jeune scientifique invente quelques nouveaux procédés miraculeux.

En rêve, il me semble parfois que je suis à un cheveu de trouver moi-même la solution. Mais le plus souvent, je suis le dernier survivant dans un monde mort, aride plein d'étangs acides. Je crie comme un dément pour retrouver ma famille et je maudis je ne sais quel dieu. Cela tourne au cauchemar quand c'est moi qui finis par me rendre compte que je suis le seul responsable de tout cela.

J'attends, il n'y a rien d'autre à faire, à moins d'essayer de prévenir le pire. Autant vouloir arrêter le déferlement d'un tsunami aidé d'un unique sac de sable.

Nous allons assister à une sorte d'Apocalypse. Cela démarrera doucement, ce sera presque indolore, incolore et silencieux. Puis, les choses vont s'accélérer. Ce que je ne peux savoir, c'est à quel moment cela arrivera et à quelle vitesse.

Ce n'est pas tant ce que la nature nous fera qui m'inquiète.

C'est plutôt tout ce que nous, les humains, oseront affliger à nos semblables qui m'effraie le plus... Ça et les gestes de désespoir.

Je ne peux me débarrasser de ce sentiment envahissant où se mêlent des sentiments angoissants de peur, de culpabilité et d'impuissance. Une sorte de torpeur, d'engourdissement qui me fait devenir un simple observateur.

Si cela devient trop insupportable, je m'arrangerai pour en finir...

## Notes

*Bien que ce récit soit une fiction, toutes les données sur les changements climatiques, les menaces aux écosystèmes et l'état de la planète sont issues de publications réelles et sont malheureusement véridiques.*

*Ce texte a connu plusieurs versions et a fait l'objet d'une lecture publique avant 2016. Sa version finale a été terminée en 2022.*

## Notes de fin

- 1 Titre d'une chanson du groupe Britanniques *The Police*.
- 2 Identité publique qui sert de couverture à Superman. C'est un journaliste timide et un peu gourde.
- 3 La centrale nucléaire de Gentilly est une centrale nucléaire d'Hydro-Québec située à Bécancour au Québec. La centrale, située sur la rive sud du fleuve Saint-Laurent à la hauteur de Trois-Rivières, possédait une capacité de 675 MW. Elle aura été la seule centrale nucléaire en opération au Québec. Elle a cessé ses opérations en 2012
- 4 Cette expression nous vient de Denis Diderot, écrivain, philosophe et encyclopédiste français du dix-huitième siècle. Dans son œuvre *Paradoxe sur le comédien*, il se plaignait de ne trouver la bonne réplique à opposer à ses interlocuteurs qu'après les avoir quittés, soit rendu au pied de l'escalier ; c'est-à-dire trop tard évidemment.
- 5 Jacques Parizeau, économiste, haut fonctionnaire et homme d'État, ministre des Finances et ancien Premier ministre du Québec de 1994 à 1995.
- 6 Michel Chartrand, célèbre syndicaliste et homme politique québécois né le 20 décembre 1916 et mort en 2010. Sa vie est intimement liée à différentes causes et de nombreux conflits sociaux qui ont secoué le Québec des années 1940 jusqu'à sa mort.
- 7 Le Sous-commandant Insurgé Marcos (en espagnol : Subcomandante Insurgente Marcos) (19 juin 1957) qui se fait appeler désormais El Delegado Zero (le délégué zéro) est le seul dirigeant véritable et caudillo de l'armée zapatiste de libération nationale (EZLN), groupuscule révolutionnaire mexicain, dont les effectifs (vint à trente personnes) sont les plus actifs au Chiapas depuis leur soulèvement en 1994. Combattant selon eux pour les indigènes et la justice sociale, il s'est également rapproché du mouvement altermondialiste. (Wikipédia)
- 8 « *Dumping* » désigne le fait de vendre un produit à un prix inférieur au prix de revient pour éliminer la concurrence. L'entreprise espère ainsi chasser un ou plusieurs concurrents et faire remonter les prix une fois le rival chassé.
- 9 Denys Arcan, réalisateur, scénariste, acteur et producteur de films québécois dont le célèbre *Déclin de l'empire américain* et sa suite, *Les Invasions barbares*.

- 10 Illustration poétique de la *Théorie du chaos*.
- 11 « *Acheter c'est voter* » comme proclamera plus tard Laure Waridel, cofondatrice d'Équiterre.
- 12 « *Ni Dieu ni maître* » était le titre d'un journal fondé en 1880 par le socialiste révolutionnaire Auguste Blanqui.

L'expression est devenue la devise du mouvement anarchiste, et dans une moindre mesure d'autres composantes du mouvement ouvrier. (Wikipédia).

- 13 Devise reprise par le journal *Le Devoir*.
- 14 Une traduction du film *Soylent Green* sorti en 1972.
- 15 Fondé en 1998, le RAP visait à rassembler les forces progressistes au Québec. Deux ans plus tard, le RAP devient officiellement un parti politique. En 2002, il fusionne avec d'autres entités politiques pour devenir l'*Union des forces progressistes*. Ce nouveau parti fusionnera à son tour avec *Option citoyenne*, un mouvement politique, afin de donner naissance en 2006 à *Québec solidaire* via *D'abord Solidaires*.
- 16 L'*Opération SalAMI !* est un projet du groupe CANVA née avec la tenue d'une campagne citoyenne d'actions contre l'*Accord multilatéral sur l'investissement* (AMI, qui a inspiré son nom à SalAMI !). L'Opération SalAMI ! est surtout connue pour ses interventions d'actions directes non violentes pour contrer les négociations de libéralisation des marchés et la culture de secret les entourant.
- 17 Le *Sommet des Amériques* qui eut lieu dans la ville de Québec, au Canada les 20, 21 et 22 avril 2001 était le lieu des pourparlers concernant la proposition de *Zone de libre-échange des Amériques* (ZLEA). La rencontre est probablement mieux connue pour l'ensemble de dispositifs de sécurité mis en place pour l'événement et pour les nombreuses manifestations civiles qui entourèrent les négociations. (Wikipédia).
- 18 Le *Forum social mondial* ou FSM est un forum altermondialiste qui s'est tenu plusieurs fois à Porto Alegre, dans l'État du Rio Grande do Sul, au Brésil (en 2001, 2002, 2003 et 2005), en 2004 en Inde, sous forme de forum polycentré en 2006 et à Nairobi en 2007. Ce forum se présente, de par sa dénomination, comme une alternative sociale au Forum économique mondial, qui se déroule à Davos en Suisse au mois de janvier à chaque année.

Il a pour but de faire se rencontrer des organisations citoyennes du monde entier pour élaborer une transformation sociale du monde. Le slogan est « Un autre monde est possible ».

- 19 Association des vétérans canadiens ayant servi dans l'armée américaine durant une guerre. Durant la Deuxième Guerre mondiale, plusieurs Canadiens français ont préféré servir dans l'armée américaine plutôt que de servir sous les drapeaux britanniques. Les Canadiens français croyaient y servir davantage de « chair à canon » que d'autres.
- 20 En référence à la phrase rendue célèbre par Andy Warhol.
- 21 Mouton noir des comptables, grincheux de première classe comme il se décrit lui-même, Léo-Paul Lauzon dénonce depuis toujours les inégalités sociales. (Cabine C, ARTV).
- 22 Yves Michaud, journaliste, diplomate et politicien, surnommé le Robin des banques, a fondé et présidé le *Mouvement d'éducation et de défense des actionnaires* (MEDAC) jusqu'en décembre 2008.
- 23 Michel Chossudovsky est un économiste canadien, professeur à l'université d'Ottawa et directeur du Centre de recherche sur la mondialisation depuis sa création le 9 septembre 2001. (Wikipédia).
- 24 Ancien attaché politique et commissaire du travail, Robert Jasmin a été président du groupe altermondialiste *ATTAC-Québec*.
- 25 Claude Vaillancourt est enseignant et romancier, essayiste et nouvelliste québécois, président actuel de l'organisation altermondialiste ATTAC-Québec. Il a publié depuis 1985, des articles sur divers enjeux sociaux dans des quotidiens québécois, dans des revues et dans plusieurs maisons d'édition.
- 26 Les raéliens sont une secte qui croit que des extraterrestres, nos créateurs selon eux, veillent sur l'humanité. Claude Philippe Nolin : Biographie

## Biographie de l'auteur

Claude Philippe Nolin est un artiste multidisciplinaire en art visuel, un essayiste et un travailleur culturel.

Il a fait des études en art, en multimédia, en éducation et en communication.

Tôt, il aura entrepris une profonde réflexion sur l'art, son rôle social et le droit d'expression des artistes.

Pour lui, l'art peut changer la société. Il s'investit dans l'action sociale ainsi que dans la gestion d'organismes culturels.

Pigiste en infographie puis en multimédia, il enseignera en art et en multimédia à plusieurs reprises et contribuera au développement d'organismes culturels ainsi qu'à la création de nouveaux programmes universitaires en art.

Il signera plusieurs articles dans des médias alternatifs et culturels et il est l'auteur de la *théorie médiatique de l'art*.

Anarchiste, il a milité au sein de nombreux organismes de la société civile et pour les droits et libertés.

Il animera les comités responsables d'organiser les activités artistiques pour le Forum social mondial (FSM Montréal) en 2016 et pour le Forum social des peuples (FSP Ottawa) en 2014.

Maintenant la retraite, il se consacre à sa carrière artistique et a présenté ses œuvres en public à plusieurs reprises.

Il choisit le rôle de crier d'alarme. Sartre écrivait de l'auteur engagé (l'artiste) qu'il écrit (crée) « ...*d'abord pour lui, pour se rassembler, mais aussi pour mettre l'accent sur tel ou tel point, et par conséquent éveiller ou réveiller les consciences de chacun afin que personne ne se considère innocent de ce qui se passe dans le monde* ». Selon le philosophe, l'écrivain (sic) est « en situation dans son époque » et que par conséquent « *chaque parole a donc des retentissements, chaque silence aussi* ». C'est donc par choix et par cohérence qu'il choisit de privilégier des lieux et les événements plus accessibles au grand public pour diffuser son art, là où la rencontre avec le citoyen reste encore possible.

## Bibliographie

Chez le même éditeur :

- 2021 **L'art est un média de masse, (la théorie médiatique de l'art)**,  
C. P. Nolin, productions graphiques et culturelles (Les éditions)  
- version imprimée
- 2019 **L'art est un média de masse, (la théorie médiatique de l'art)**,  
C. P. Nolin, productions graphiques et culturelles (Les éditions)  
- version numérique
- 2015 **Le Legs**, C. P. Nolin, productions graphiques et culturelles (Les éditions) - version numérique

Autres éditeurs :

- 2005 **Attention! Virage obligatoire**, in *Le Mouton Noir*,  
Éditions Trois-Pistoles et Pierre Landry.

Ce texte est en libre circulation. Vous pouvez copier ce fichier et le distribuer gratuitement dans vos réseaux. Vous ne pouvez en vendre des copies numériques ou imprimées.

Je vous demande simplement de respecter mes droits d'auteur et d'en donner la référence lorsque vous en citez des extraits.

<https://nolcla.wixsite.com/changerlemonde>

